

D1

2667 k





3254.

Leitzkau



B. Wald.

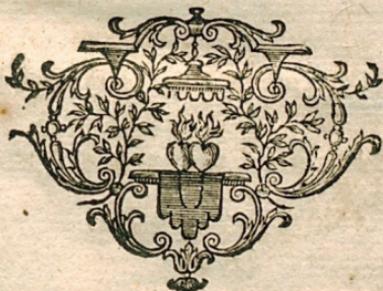
LA ★ ★ ★ ★ ,

COMÉDIE ANONYME.

Louis de
De Monsieur DE BOISSY.

Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens, le 17 Août 1737.

Le prix est de trente sols.



Dum
1787

779p

A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quai de Gèvres,
au Paradis.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

L A ★ ★ ★ ★

COMÉDIE ANONYME

De Monsieur de Bossu

Représentée pour la première fois par les Comédiens
Français le 13 Août 1707



A PARIS

Chez PRADT pere, Quai des Orfèvres
à Paris

M DCC XXXVII

Avec Approbation & Privilege du Roy



A C T U R S

ACTEURS DU PROLOGE

Mademoiselle CATINE

Monsieur ROMAGNESI

LA ★ ★ ★ ★

COMEDIE ANONYME

LEANDRE, sans fortune, sous le nom de

FRANÇOIS

LE BARON, oncle de la marquise.

LA COMTESSE, mere de Leandre.

ARLEQUIN

Madame NISON, cousine

La scène se passe à la campagne, chez la marquise.

A C T E U R S .

ACTEURS DU PROLOGUE.

Mademoiselle CATINE.

Monsieur ROMAGNESI.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

LA MARQUISE,

DAMON, suivante, sous le nom de
MARTON.

LEANDRE, autre suivante, sous le nom de
FINETTE.

LE BARON, oncle de la marquise.

LA COMTESSE, mere de Léandre.

ARLEQUIN.

Madame NISON, coëffeuse.

La scène est à la campagne, chez la marquise.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. CATINE, Mr. ROMAGNESI.

M. ROMAGNESI.

MAis songez donc, Mademoiselle,
Que nous ne sommes plus ici dans le foyer.

Mlle. CATINE.

Je vous suivrai par tout, rien ne peut m'effrayer.

M. ROMAGNESI.

En face du public, osez-vous....

Mlle. CATINE.

Bagatelle.

C'est lui que j'établis juge de la querelle.

M. ROMAGNESI.

Sans que vous le nommiez, il faudra nous juger.

Mlle. CATINE.

Hé bien, en ma faveur, j'attens donc qu'il prononce.

Messieurs, quelle est votre réponse ?

A ij

P R O L O G U E.

M. ROMAGNESI.

Quoi , sans l'instruire ! Y songez-vous ?
Malgré l'attrait du sexe , il est juge équitable.

Il ne suffit pas d'être aimable.

Mlle. CATINE.

Lorsqu'il naît entre nous une discussion ,
Il doit juger d'abord , & par provision.

M. ROMAGNESI.

S'il s'agissoit de vos talens , sans doute ,
Vous l'emporteriez sur le champ ;
Mais il est question d'un point tout différent.
Avant de vous juger , souffrez qu'il nous écoute.

Mlle. CATINE.

Epargnons-nous de vains discours ;
Sans avoir écouté , l'on juge tous les jours.

M. ROMAGNESI.

Mais ce n'est point ici qu'on suit cette méthode.

Mlle. CATINE.

Hé bien ; s'il faut parler , faisons-nous un effort.
Que dites-vous , Messieurs , de la nouvelle mode
D'une pièce sans titre ? Hem, Que l'auteur a tort.
Vous le voyez.

PROLOGUE.

5

M. ROMAGNESI.

Fort bien.

Mlle. CATINE.

Il est très condamnable.

Ces Messieurs ont raison. Que veut dire aujourd'hui

Ce *La* mystérieux, ce *La* si pitoyable,

Qui, de quatre étoiles fuiwi,

Frappe, & choque les yeux du lecteur raisonnable ?

Mais a-t-on vû jamais une affiche semblable ?

Elle n'a pas le sens commun.

M. ROMAGNESI.

Rien n'est plus simple ; à tort votre dépit la blâme.

Quand on craint de nommer quelqu'un,

N'est-il pas vrai qu'on met, Monsieur, ou bien, Ma-
dame,

Avec des étoiles au bout ?

Mlle. CATINE.

On le pratique ainsi, quoique contre mon goût.

M. ROMAGNESI.

Hé bien, l'auteur qui craint de nommer son ouvrage,

Pour en cacher le titre, a fuiwi cet usage.

Mlle. CATINE.

Hé pourquoi le cacher ? Ces mystères sont fots.

A iij

Que l'auteur est pusillanime !

Rien n'est pis , à mon sens , qu'une pièce anonyme ;
Qu'on lit furtivement , qu'on apprend à huis clos ;

Je lui refuse mon estime.

Le secret qu'on affecte , & l'annonce qu'on tait ;

L'affiche même qu'on supprime ,

Ou que l'on masque , qui pis est ,

Blessent le droit , sont contre l'intérêt

De notre juge légitime ;

Et cet abus devient un crime.

Savez-vous que c'est dérober

Au public qui s'en voit l'arbitre ,

Le plaisir innocent de la faire tomber ,

En lisant seulement le titre ?

M. ROMAGNESI.

C'est un autre motif qui fait agir l'auteur.

Mlle. CATINE.

Quel est cet auteur ? Car je pense

Qu'il doit être , du moins , de notre connoissance.

Son nom ?

M. ROMAGNESI.

C'est un secret.

Mlle. CATINE.

Encore autre fadeur !

Sans doute, il veut avoir l'honneur

Sans rien risquer, d'attirer l'indulgence

Du bienévolé spectateur ;

Mais je souhaite de bon cœur

Qu'il sente plutôt sa vengeance.

L'incognito révolte mes esprits.

Sans détour ma bouche s'exprime ;

A tous égards je le profcris ;

Et, s'il me vient jamais un amant anonyme,

Il peut compter sur mon mépris.

M. ROMAGNESI.

Vous vous trompez ; le charme du mystère

Lui deviendra favorable, au contraire,

Et votre esprit alors lui prêtera,

En vous l'offrant sous une douce image,

Plus de mérite qu'il n'aura ;

Et, dans le même tems, il vous dérobera

La moitié des défauts qui seront son partage.

Mlle. CATINE.

Non, je croirai plutôt son mérite imparfait,

Si-tôt qu'à découvert il n'osera paroître.

A iiii

J'ai le goût délicat sur un pareil sujet ;
 Pour juger sainement je veux voir & connoître.

M. ROMAGNESI.

Vous pensez bien , en fait d'amour.

Revenons à l'auteur de la pièce du jour.

Mlle. CATINE.

Sa conduite , Monsieur , me blesse plus j'y pense.

M. ROMAGNESI.

Mais , se cacher , est un trait de prudence.

Mlle. CATINE.

Je lui pardonnerois de nous taire son nom ;

Mais celui de la pièce ? Non.

M. ROMAGNESI.

Sa sagesse , par là , mérite qu'on la loue.

Mlle. CATINE.

Voyons un peu , le fait est curieux.

M. ROMAGNESI.

Ne conviendrez-vous pas qu'au public , en ces lieux ,

Tout ouvrage est soumis ?

Mlle. CATINE.

Oh ! Vraiment , je l'avoue.

PROLOGUE.

9

M. ROMAGNESI.

Que lui seul démêlant le vrai d'avec le faux,
En connoît les beautés, en voit tous les défauts;
Et que tout doit passer par sa juste critique ?

Mlle. CATINE.

J'en conviens hautement, & c'est sans politique,
Car rien n'échappe à son esprit;
Qui diroit le contraire, en auroit... Il suffit.
Vous l'entendez, Messieurs.

M. ROMAGNESI.

Vous prévenez le juge,
Mais sa justice est mon refuge :
C'est donc au public seul, qui met à chaque écrit
Sa valeur juste, & son prix véritable,
A lui donner un titre convenable.
Tout autre risque à se tromper de nom.

Mlle. CATINE.

Le bel emploi pour le parterre !

M. ROMAGNESI.

Bon !
S'il trouve la pièce jolie,
Il la nommera sans façon ;
Son titre fera même une heureuse faillie.

Mlle. CATINE.

Mais a-t-on jamais pris de tels arrangemens ?

M. ROMAGNESI.

On auroit dû les prendre de tout temps.

La charge est aux auteurs nuisible autant que vaine ;

Leur esprit échauffé, qui toujours se prévient,

N'a pas, de leur ouvrage, une idée assez saine,

Pour imposer le vrai nom qui convient.

Sur les droits du public ces messieurs entreprennent ;

C'est un orgueil extrême ; &, de là vient,

Que tous les jours ils s'y méprennent.

S'ils s'en rapportoient tous à ses seuls sentimens,

La comédie auroit dans ses affiches,

Moins de titres extravagans.

La plupart sont tirés, vagues, faux, ou postiches ;

Et l'on fait choix des plus brillans,

Pour parer les fonds les moins riches.

Mlle. CATINE.

Non, vains discours, je n'y puis plus tenir,

Et du mystère enfin, je déchire les voiles.

Messieurs, gardez-vous de venir

A cette pièce aux quatre étoiles...

Apprenez qu'on la joue en dépit des acteurs ;

Contre la règle on l'a reçûe ;
Elle n'a pas même été lûe
Devant notre Sénat, juge né des auteurs.
Scaramouche ne l'a point vûe,
Et le Docteur ne l'a point entendue ;
Mais ce qui doit le plus vous offenser,
Pour peu que je vous intéresse,
Dans le Ballet on me force à danser,
Sans m'avoir dit un mot du fujet de la pièce.
Messieurs, jugez après cela,
Si vous devez la trouver bonne ?
Malgré l'auteur, & Monsieur, que voilà,
Je vous la recommande, & je vous l'abandonne.
On va la jouer, sifflez-la.

S C E N E I I.

M. ROMAGNESI *seul, au parterre.*

N'En faites rien, je vous supplie.
L'auteur, Messieurs, par ma voix vous en prie.
Ce qu'on vient de vous dire, a lieu de l'alarmer.

Croyez que s'il n'a point intitulé sa pièce,
 Il l'a fait par respect, non par fausse finesse.
 De ses vrais sentimens je dois vous informer.
 Il ne veut ni flatter, ni feindre, ni surprendre,
 C'est un hommage dû, qu'il veut simplement rendre :
 Ou plutôt un abus qu'il prétend réformer.
 Aujourd'hui, pour vous-même, il ose réclamer
 Votre autorité souveraine ;
 Et, si d'avoir un nom, l'ouvrage vaut la peine ;
 Ce soin vous appartient. On a beau déclamer,
 Le titre est de votre domaine ;
 Et, qui juge la pièce, a droit de la nommer,

Fin du prologue.





LA ★ ★ ★ ★ ,
COMEDIE ANONYME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARTON.



UE ma condition est heureuse & char-
mante !
J'adore la marquise, & je suis sa suivante.
Je la vois, je la fers sous le nom de Marton.
Je serois moins heureux sous celui de Damon.
Son cœur qui craint mon sexe, & qui fuit notre hom-
mage,
Auprès d'elle m'a fait jouer ce personnage.

Par mon déguisement ses regards font déçus,
 Et, grace à son erreur, mes soins sont bien reçus.
 Sur ses femmes déjà j'obtiens la préférence;
 Pour avoir avec moi pris un ton d'insolence,
 Dorine, hier matin, a reçu son congé.
 On est sûr d'avoir plû, quand on est protégé.
 Me voilà seul en droit d'avoir sa confiance,
 Et, ce premier succès, flatte mon espérance.
 Ma jeunesse aide encore à mieux tromper les yeux.
 Tout ce qui m'embarasse, & m'alarme en ces lieux,
 Il faudra qu'à présent je coëffe ma maîtresse;
 Et ma main, en ce genre, est d'une maladresse....
 Arlequin vient, silence.

SCENE II.

MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH! Te voilà, Marton?

MARTON.

Je vous prie, entre nous, point de comparaison;
 Un ton si familier me révolte, & me blesse.

ARLEQUIN.

Peste de la bégueule! Elle fait la princesse;

COMEDIE ANONYME. 15

Et je me fens pour elle un fond d'averfion ,
 Que ne fçauroit bien rendre aucune expreffion.
 C'est un je ne fçai quoi qui me paffe moi-même.
 Chaque moment ajoute à ma fureur extrême.
 J'ai peine en la voyant à modérer mon feu ;
 Et je l'étrangleroïſ quand je fonge , morbleu ,
 Que pour cette pimbèche on a chaffé Dorine ,
 Dorine dont j'aimois l'humeur douce & badine ;
 Qui rioit , folâtroit , & ne tracaſſoit point :
 C'étoit ce qu'on appelle une fille en tout point.
 Je ne fçai qui me tient , dans l'ardeur qui m'emporte ,
 Que mon poing

MARTON *lui faiſſant la main.*

Doucement.

ARLEQUIN.

Tu dieu ! Quelle main forte !

Ne nous y jouons point , je perdrois à ce jeu ;
 Il vaut mieux prudemment nous éloigner un peu.
 Préſentement je puis lui dire des injures ,
 Je ſuis près de la porte. Adieu , des créatures
 La plus fôte à mes yeux. Adieu , mafque , laidron !
 Madame vient , je rentre & file doux.

SCENE III.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

M^{Arton.}

MARTON.

Madame.

LA MARQUISE.

Vous allez avoir une compagne;

MARTON.

Ah! Madame, j'y perds bien plus que je n'y gagne.

LA MARQUISE.

Vous aurez moins de peine.

MARTON.

En ai-je auprès de vous?

Tous les soins que je prends me sont flatteurs & doux.
 Madame, franchement, puisqu'il faut vous le dire,
 Moi seule vous servir est ce que je désire;
 Mon zèle est assez fort, & je tremble d'effroi,
 Que celle qui viendra ne plaise plus que moi.
 Plus que vous ne pensez je vous suis attachée;
 Mon inclination par respect est cachée,

Elle seule me fait craindre un si grand malheur :
Si la chose arrivoit j'en mourrois de douleur.

LA MARQUISE.

Ne craignez rien , toujours vous me verrez la même ,
Et vos profits....

MARTON.

Marton sans intérêt vous aime.

Pardonnez-moi ce mot , il est libre entre nous ;
Mais il peut rendre seul ce que je sens pour vous.

LA MARQUISE.

Approchez ce fauteuil, Marton ; à ma toilette ,
Comme je dois sortir , il faut que je me mette :
Vîte , allons , coëffez-moi sans perdre un seul moment.

MARTON *à part.*

C'est l'instant que je crains , & le frisson me prend.

LA MARQUISE.

Mais prenez donc ce peigne. O ciel ! Qu'elle est
novice !

Il faut que je lui montre.

MARTON *à part.*

Ah ! Je suis au supplice !

LA MARQUISE.

Mon rouge , mes rubans.

MARTON *bas.*

Le cruel embarras !

LA ****,
LA MARQUISE.

Mais c'est là ma pomade, & vous n'y songez pas.

MARTON.

Pardon, je suis distraite.

LA MARQUISE.

Elle est d'un gauche extrême,
Et j'aurai plutôt fait de me coëffer moi-même.

MARTON.

Madame, c'est l'effet d'un zèle trop ardent,
Pour vouloir trop bien faire, on fait plus mal souvent.

SCENE IV.

LA MARQUISE, MARTON,
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Nison, votre coëffeuse, attend dans l'anti-chambre,
Madame, & vous amène une femme de chambre.

LA MARQUISE.

Qu'elle entre.

SCENE V.

LA MARQUISE, MARTON,
Madame NISON, FINETTE,
ARLEQUIN.

Madame NISON *à la marquise.*

Vous voyez, Madame, un vrai trésor,
C'est un sujet unique, il vaut son péfânt d'or.

LA MARQUISE.
Comment la nommez-vous ?

FINETTE.
Je m'appelle Finette,
Madame.

LA MARQUISE.
Je la trouve & féante & bien faite,
Son air prévient.

FINETTE.
Madame a bien de la bonté.
Je ne mérite pas....

ARLEQUIN.
Oh ! C'est la vérité.

MARTON *à part.*
Sa taille est assez gauche, & sa mine empruntée.

B ij

L A * * * * ;
Madame NISON.

Elle est un peu timide.

ARLEQUIN.

Ou plutôt effrontée.

LA MARQUISE.

Quel âge a-t-elle bien ?

FINETTE.

Madame , vingt-deux ans.

Madame NISON.

Elle est jeune , jolie , & sage en même temps.

Je répons de ses mœurs , je connois sa famille ;

Et, comme elle , Madame , on ne voit point de fille ;

Exempte des défauts où son sexe est enclin ,

Elle a l'art de se taire , & n'a point de cousin.

Vous aurez sur son ame une entière puissance ;

Pour les hommes elle a beaucoup d'indifférence.

LA MARQUISE.

Voilà ce que je veux. Les hommes sont trompeurs ,

Et l'on doit redouter leurs pièges séducteurs ;

A mes femmes sur tout je défens la fleurette ,

Et je ne veux chez moi d'amour ni d'amourette ;

Me plaire uniquement doit être leur emploi ;

Je prétens que l'on m'aime , & qu'on n'aime que moi.

FINETTE.

C'est dans cet esprit seul que je viens chez Madame.

COMEDIE ANONYME
LA MARQUISE.

21

Je suis fort difficile , & je sçai qu'on m'en blâme.
Demandez à Marton , toutes mes volontés
Sont des loix.

MARTON.

Vos rigueurs sont même des bontés ;
Et rien , quand on vous sert , ne doit être pénible.

FINETTE.

Je sens que pour Madame on feroit l'impossible.

ARLEQUIN.

Que de tatillonnage ! Et moi , morbleu , je sens
Qu'il est dur de servir , qui gêne trop ses gens.

LA MARQUISE.

Je prétens que l'on soit exacte & sédentaire.

Madame NISON.

Elle ne sort jamais , c'est une solitaire.

LA MARQUISE.

Est-elle bien fidèle ?

FINETTE.

Ah ! C'est ma qualité.

Madame NISON.

Oui , je suis caution de sa fidélité ,
Elle est faite pour rendre une maîtresse heureuse.

ARLEQUIN.

La bonne caution , qu'une dame coëffeuse ?

B iij

LA * * * * ;
LA MARQUISE, à *Finette*.

Vos talens ?

FINETTE.

Mais je crois posséder ceux qu'il faut ;
Et l'on n'a qu'à me mettre à l'épreuve au plutôt.

MADAME NISON.

Oui, *Finette*, Madame, & cela sans louange,
Brode comme une fée, & frise comme un ange,
Elle arrange une tête, oh! mieux que moi cent fois.
Rien n'égale, en un mot, l'adresse de ses doigts.
Mais c'est peu de ces dons, elle en a d'agréables ;
Aux solides talens, elle joint les aimables,
Elle fait la musique & danse joliment ;
Elle touche avec goût du clavessin,

LA MARQUISE.

Comment !

ARLEQUIN.

Du fifre & du tambour.

LA MARQUISE à *Finette*.

C'est aujourd'hui ma fête,
Vos talens paroîtront dans les jeux qu'on apprête.

(à *Marton*.)

Ma fille retouchez à ces deux boucles-ci,
Mais allez doucement.

MARTON.

N'aïez aucun souci.

COMEDIE ANONYME
LA MARQUISE.

23

Vous me bleffez l'oreille , elle a beaucoup de zèle ,
Mais je ne connois rien de si mal adroit qu'elle.

MARTON.

Il faut me pardonner. D'aujourd'hui seulement,
J'ay l'honneur d'approcher de madame ,

FINETTE à Marton.

(à la marquise.)

Un moment ;

Permettez que j'y touche.

Madame NISON.

Allez , laissez-la faire.

LA MARQUISE,

Comment ! C'est à charmer , elle a la main légère.

Madame NISON.

Que vous avois-je dit ?

FINETTE.

J'en viendrai mieux à bout ,

Quand j'aurai , de madame , étudié le gout.

MARTON.

Finette a du bonheur.

LA MARQUISE.

Encore plus d'adresse.

MARTON.

Le nouveau plaît toujours.

LA MARQUISE.

La replique me bleffe.

B iij

(à Finette.)

Mes gens sont bien payés, on doit vous l'avoir dit.

FINETTE.

L'honneur de vous servir, Madame, me suffit.

LA MARQUISE.

Elle a des sentimens, & ce zèle m'enchanté.

FINETTE.

Oui, quoique je ne sois qu'une simple suivante ;

Je préfère la gloire à l'appas de l'argent,

Et l'amour de Madame au profit le plus grand.

LA MARQUISE.

Elle est vraiment polie.

MARTON.

Et dans tout approuvée.

Madame NISON.

Ses parens ont du monde, & l'ont bien élevée.

LA MARQUISE.

Je la garde.

Madame NISON.

Il suffit, plus vous la connoîtrez,

Madame, j'en suis sûre, & plus vous l'aimerez.

Elle gagne à l'user, vous en ferez contente;

C'est vous en dire assez. Je suis votre servante. (*elle sort.*)

ARLEQUIN.

Pour moi, je me retire assez mal satisfait,

Dans le goût de Marton, c'est encore un sujet.

SCENE VI.

LA MARQUISE, MARTON,
FINETTE.

LA MARQUISE.

E Coutez, toutes deux, foyez bonnes amies ;
Vous me servirez mieux quand vous serez unies.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE BARON,
MARTON, FINETTE.

LE BARON.

B On jour, ma nièce. Hé bien, comment vous trou-
vez-vous
De l'air de la campagne ?

LA MARQUISE.

Il me paroît fort doux ;
Et pour moi ce séjour est des plus agréables.

LE BARON.

Tant mieux. Vous avez là deux suivantes aimables.

LA MARQUISE.

N'est-il pas vrai , Monsieur , qu'elles sentent leur bien?
MARTON & FINETTE *faisant la révérence.*
 Monsieur , vous vous moquez.

LE BARON *à la marquise,*

Non ; changeons d'entretien.
 Je viens pour vous parler d'affaire sérieuse.

SCENE VIII.

LE BARON, LA MARQUISE ,
LE BARON.

LA douceur du veuvage est pour vous trop flatteuse,
 La raison vous défend d'y vivre plus long-temps.
 J'attens un héritier , vous n'avez point d'enfans ,
 Notre nom va s'éteindre , & sa gloire m'est chère ,
 Je prétens de mes biens vous faire légataire.
 Mais par un prompt hymen il faut le mériter.
 Faites un choix , ma nièce , & sans plus hésiter ;
 Votre propre intérêt presse ce mariage ,
 Ma consolation fera votre avantage.

LA MARQUISE.

Mon oncle , mon dessein , & mon premier désir

Est de vous plaire en tout , & de vous obéir ;
 Mais vous me demandez un effort trop pénible ,
 Je sens pour l'hyménée une haine invincible ;
 Et je ne veux pas être , en contraignant mes vœux ;
 Une seconde fois victime de ses nœuds.

LE BARON.

Vous choisirez vous-même , & votre résistance....

LA MARQUISE.

Ce choix est si trompeur , & mon indifférence
 Est égale d'ailleurs pour tous les hommes.

LE BARON.

Bon.

LA MARQUISE.

Monsieur , je vous dis vrai , soit caprice , ou raison ,
 Je n'ai nul goût pour eux.

LE BARON.

Vous n'êtes pas croyable ,
 Ou c'est un ridicule , un travers effroyable.

LA MARQUISE.

Mais je suis faite ainsi.

LE BARON.

Mais , s'il est vrai , tant pis.
 Pour trancher la dispute il n'est que deux partis.
 D'un époux au plutôt vous ferez choix , Madame ,
 Ou bien je prendrai , moi , dans huit jours une femme.
 Pour soutenir mon nom je dois tout employer ;

Et de vous , ou de moi , je veux un héritier :
Pensez-y bien. Adieu.

SCENE IX.

LA MARQUISE *seule.*

L'Alternative est dure ;
Et je ne sai que faire en cette conjoncture.

SCENE X.

LA MARQUISE , FINETTE.

FINETTE.

MAdame en ce moment n'appelle-t-elle pas ?

LA MARQUISE

(*à part.*)

Non. Je ne fus jamais dans un tel embarras.

FINETTE.

Madame paroît triste , on lit sur son visage . . .

LA MARQUISE.

Non , ce n'est rien.

FINETTE.

Je n'ose en dire davantage :

Je vois que par respect je dois me retirer.

LA MARQUISE.

Vous ne me gênez point : Vous pouvez demeurer ;

J'ai pour me dissiper besoin de compagnie.

FINETTE.

Mon bonheur fera grand , si je vous désennuie

LA MARQUISE.

Votre air m'est revenu dès les premiers instans.

Quelle est votre naissance , & qui sont vos parens ?

FINETTE.

Mon pere étoit forti d'une noble origine ;

Mais il est mort , Madame , & je suis orpheline.

Pour comble de malheur il ne m'a laissé rien ,

Qu'un nom dur à porter , quand il est sans soutien.

LA MARQUISE.

La pauvre enfant ! Quel sort ! Elle attendrit mon ame.

FINETTE.

Une tante sans bien , mais très-honnête femme ;

D'élever mon enfance ayant seule pris soin ,

M'a montré la vertu , même au sein du besoin.

J'ai tâché d'hériter du fond de sa sagesse ;

Trésor que je préfère à toute la richesse.

Le monde tend envain des appas séducteurs ;

La véritable estime est dûe aux bonnes mœurs.

La vertu , quoique pauvre , est seule respectable ,
Et le vice opulent est toujours méprisable.

LA MARQUISE.

Voilà des sentimens qui gagnent tout sur moi ,
Et chaque instant accroît le goût que j'ai pour toi.
Je t'aime , en même temps , & je te considère :
Je vois que tu n'es pas une fille ordinaire.

FINETTE.

Ah ! Madame , aimez-moi , c'est tout ce que je veux ,
Et ce qui pourra seul rendre mon sort heureux.

LA MARQUISE.

Je m'intéresse à toi . . . Vous pouvez tout attendre . . .

FINETTE.

Vous disiez mieux d'abord ; & pourquoi vous reprendre ?

LA MARQUISE.

Il m'arrive fort peu de tutoyer mes gens.

FINETTE.

Tant pis , ils vous sont donc , Madame , indifférens.

LA MARQUISE.

Vous, ou toi, ne dit rien.

FINETTE.

Grande est la différence ;
L'un , marque la froideur , l'autre , la confiance ,
Sur tout d'une maîtresse il prouve l'amitié ,
A toute heure il est doux d'en être tutoyé ;

COMEDIE ANONYME. 31

Et je sens un plaisir qui transporte mon ame,
Lorsque j'ai le bonheur de l'être par Madame.

LA MARQUISE.

Plus je l'écoute, & plus son discours me ravit;
En elle on trouve tout, sentiment, goût, esprit.

FINETTE *à part.*

Bon, je prens auprès d'elle.

LA MARQUISE.

O, ma chere Finette!

Pour ne pas t'accorder ce que ton cœur souhaite,
Tu fais le demander trop agréablement.

FINETTE.

Honorez de ce bien Finette uniquement;
Daignez la distinguer par là de tous les vôtres:
Gardez le toi, pour elle, & le vous, pour les autres.

LA MARQUISE.

Dans les grandes maisons tu dois avoir servi;
Tes façons, tes discours, tout me le témoigne.

FINETTE.

Où,

Les dames du grand monde ont formé ma jeunesse,
Mon service a souvent mérité leur tendresse:
Mais malgré leurs bontés, je n'ai jamais senti
Ce que mon cœur pour vous sent dans ce moment-ci;
C'est un zèle si fort qu'il ne peut se comprendre,
Et je n'ai point de mot qui puisse bien le rendre.

LA * * * * ;
LA MARQUISE.

Je n'en ai point aussi qui puisse t'exprimer
 A quel point ce discours a l'art de me charmer.
 Finette, s'il est vrai, comme tu le confesses,
 Que ton cœur me préfère à tes autres maîtresses,
 Le mien peut t'assurer, sans nul déguisement,
 Que ma bonté répond à ton attachement;
 Et je n'ai près de moi jamais eu de suivante,
 Dont le zèle empressé, dont l'attache constante,
 M'ait inspiré l'estime & les vifs sentimens,
 Que tes soins ont fait naître en si peu de momens.
 Tel est l'effet subit que produit le mérite;
 Il perce en un instant, & son pouvoir excite,
 Dans quelque rang qu'il soit, la juste attention;
 Il fait faire oublier toute distinction.
 D'abord l'esprit ressent sa douce violence,
 Et son premier abord obtient la confiance.

FINETTE.

Si j'obtenois la vôtre, ah! quel bonheur pour moi!

LA MARQUISE.

Je ne puis m'en défendre; & trop sûre de toi,
 Il n'est rien désormais que je ne te confie,
 Je veux te regarder comme une tendre amie.

FINETTE.

Ce titre est trop flatteur.

LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Oui, mon cœur t'attendoit,
Et je benis le ciel du présent qu'il m'a fait.

FINETTE.

Vous me comblez de gloire, & l'heureuse Finette,
Ne sent plus le malheur de l'état de soubrette.

LA MARQUISE.

Chaque état a sa peine, & moi-même je sens
Que les rangs distingués font les plus mécontents.

FINETTE.

Qu'entens-je ? Par ces mots vous m'étonnez, Madame ;
Quelque chagrin secret troubleroit-il votre ame ?

LA MARQUISE.

Oui, je ne dois avoir rien de caché pour toi.
On veut gêner mon cœur ; mon oncle, malgré moi,
Veut sans plus différer que je me remarie,
Et qu'à sa volonté mon goût se sacrifie :
C'est ainsi que l'orgueil immole avec éclat
A l'appui d'un vain nom, celles de mon état.

FINETTE.

Force-t-il votre choix ?

LA MARQUISE.

Non, j'en suis la maîtresse.

FINETTE.

Je m'étonne, en ce cas, du trouble qui vous presse.
Eh quoi ! L'hymen est-il un si grand mal pour vous ?

Ce nœud peut être aimable avec un jeune époux :

LA MARQUISE.

Pour goûter ses douceurs mon ame n'est point née :

Les cœurs indifférens doivent fuir l'hyménée.

Le mien est de ce nombre, & je dois pour jamais

Rester dans le veuvage où je trouve la paix.

FINETTE.

Votre cœur (pardonnez ma demande à mon zèle)

Est-il exactement insensible & rebelle ?

Il faut que de lui-même il soit bien assuré :

Jamais aucun objet ne l'a-t-il éfleuré ?

LA MARQUISE.

Mais un pareil discours m'embarresse & m'étonne.

FINETTE.

C'est pour votre repos que je vous questionne.

LA MARQUISE.

Puisqu'il faut de mon cœur te montrer les replis,

J'avouerai qu'un seul homme a sur mes sens surpris,

Fait une impression vive, mais passagère.

Je n'ai gardé de lui qu'une image légère :

C'est un jeune inconnu que je n'ai vû qu'au bal

Sous l'habit d'espagnol.

FINETTE à part.

O ! bonheur sans égal !

C'est moi dont elle parle.

COMEDIE ANONYME. 35
LA MARQUISE.

Il me dit cent folies,

Je ne pus m'empêcher d'applaudir ses faillies.
Je le vis démasqué, Finette, & tu parois
En avoir un faux air à t'observer de près.

FINETTE.

A dire vrai, la chose est très-particulière.

LA MARQUISE.

Ce rapport à mes yeux te rend encore plus chere.
Ma bouche t'en dit trop, tu vois que je rougis,
Et tu dois me blâmer.

FINETTE.

Non, je vous applaudis.

SCENE XI.

LA MARQUISE, FINETTE,
MARTON.

MARTON *à part.*

Pour Finette en secret ma haine est violente;
Elle est avec Lucinde, & mon dépit augmente.
Ecourons leurs discours.

LA MARQUISE *à Finette.*

Dans le cours d'un instant

Cij

Je dévoile (quel est sur moi ton ascendant !)
 Je dévoile à tes yeux mon ame toute entiere ,
 Cette ame jusqu'ici si cachée & si fiere ,
 Presque sans nul effort , je te confie à toi ,
 Ce que jamais Marton n'auroit appris de moi.

MARTON. *à part.*

Ciel ! Qu'est-ce que j'entens ? Je suis hors de moi-même.

FINETTE.

Elle mérite moins cette faveur extrême :
 Mais la voilà qui vient par un soin mal-adroit ;
 Troubler notre entretien dans le plus bel endroit.

MARTON *à part.*

Dévorons le dépit dont mon ame est pressée.

LA MARQUISE.

Approchez-vous, Marton ; je suis embarrassée
 Sur le déguisement que je prendrai ce soir.
 Dites-moi votre avis, je voudrois le favoir ;
 Me conseilleriez-vous d'en prendre un de caprice ?

MARTON.

Quelque déguisement que votre goût choisisse ,
 Vous l'embellirez plus qu'il ne vous parera.

FINETTE.

Je suis du sentiment de Marton en cela.

LA MARQUISE.

Il me vient dans l'esprit d'être en Vénitienne.

Je change de pensée, il faut que je m'en tienne
 A l'habit que j'avois au bal, où je danfai
 Avec cet Espagnol qui faisoit l'empresse.
 D'en faire tout l'éclat j'eus avec lui la gloire ;
 Nous obtînmes tous deux l'honneur de la victoire.

MARTON.

Un masque qui dansá long-tems en Pantalon ,
 Méritoit beaucoup mieux vos éloges, dit-on.

FINETTE *riant.*

En Pantalon ? Ah ! ah !

MARTON.

Qu'y trouvez-vous à dire ?

FINETTE.

Mais j'y trouve

MARTON.

Achez.

FINETTE.

Pantalon me fait rire.

MARTON.

Sur ce déguisement pourquoi vous récrier ?

FINETTE.

C'est qu'il est ridicule autant que singulier.

MARTON.

Mais celui d'Espagnol

FINETTE.

Est plus galant, je pense ;

Cij

Il faut que Pantalon soit de sa connoissance.

MARTON.

Et l'Espagnol, sans doute, est fort de vos amis.

FINETTE.

Il est d'un meilleur goût.

MARTON.

Je suis d'un autre avis.

FINETTE.

J'ai pour les Pantalons une haine infinie.

MARTON.

J'ai pour les Espagnols la même antipathie.

FINETTE.

Madame les préfère, & cela me suffit.

LA MARQUISE.

Leur querelle est plaisante, elle me divertit.

MARTON.

Finette sur Marton n'auroit pas l'avantage,

Si son cœur n'étoit pas sûr de votre suffrage.

LA MARQUISE.

Revenons à la fête, & laissons ce débat.

Pour augmenter du bal & la joye & l'éclat,

Il me vient une idée; il faudra l'une & l'autre

Vous déguiser ce soir.

FINETTE.

Mon goût fera le vôtre.

Comment nous travestir ?

LA MARQUISE.

En hommes toutes deux.

Toi , tu feras , Finette , un fripon dangereux ,
Et Marton est de taille à bien remplir ce rôle.

FINETTE.

Pour moi , je le jouerai sans peur qu'on me controle.

MARTON.

Je suis , sous cet habit , moi , sûre de mon fait ;
Je compte réparer le tort qu'elle me fait ;
Et malgré tout l'espoir dont se flatte son ame ,
Gagner en cavalier ce que je perds en femme.

FINETTE.

Nous verrons.

MARTON.

A ce soir.

LA MARQUISE.

Plaisant défi , j'en ris.

J'entre en mon cabinet pour écrire à Paris ,
Je n'y suis qu'un moment , & vous viendrez ensuite
M'habiller tout-à-fait pour aller en visite.

(elle rentre.)

SCENE XII.
FINETTE, MARTON.

MARTON.

M'As-tu considérée assez à ton loisir ?

FINETTE.

Mais j'admire ta taille , elle est faite à ravir.

MARTON.

Sçais-tu que ton entrée en ces lieux m'inquiète ;
Et que tu pourrais bien . . .

FINETTE.

Mais Marton . . .

MARTON.

Mais Finette :

FINETTE.

Ton humeur est revêche , à ce qu'il me paroît.

MARTON.

Ton aspect me révolte.

FINETTE.

Et le tien me déplaît.

MARTON

Ne m'aigris point , mon ame est des moins endurentes.

COMEDIE ANONYME.

41

FINETTE.

Et moi, quand je m'y mets, je suis des plus méchantes.

MARTON.

Tu plais à ma maîtresse, & je dois t'en punir.

J'avois son amitié, tu viens me la ravir.

FINETTE.

Est-ce ma faute à moi, si je suis plus aimable?

MARTON.

Par caprice plutôt elle t'est favorable,

Mais palsembleu

FINETTE.

Ce geste est assez cavalier ;

MARTON.

Et ton maintien, à toi, n'est pas moins singulier.

Je ne sçai qui m'arrête

FINETTE.

Elle se met en garde :

Quelle fille ! Vraiment l'atitute est gaillarde.

MARTON.

Ne me replique plus, je ne plaisante pas.

FINETTE.

Toi-même prens bien garde à ce que tu feras.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, MARTON,
FINETTE.

LA MARQUISE.

M Ais quel bruit toutes deux est-ce donc que vous faites ?

Et que veut dire ici l'embarras où vous êtes ?

MARTON, *reprenant l'air modeste.*

Madame, ce n'est rien.

FINETTE.

Marton a commencé.

MARTON.

Contre elle j'ai l'esprit justement offensé.

LA MARQUISE.

Je veux qu'on vive en paix.

FINETTE.

Marton a des manières . . .

MARTON.

Finette a des façons . . .

FINETTE

Qui ne conviennent guères.

COMEDIE ANONYME
LA MARQUISE.

43

Suivez-moi l'une & l'autre, & venez m'habiller,
Je chasserai quiconque osera quereller.

MARTON.

Il m'est bien douloureux de voir....

LA MARQUISE.

Plus de langage,

Toute ma confiance entre vous se partage,
Disputez-la, Marton, par vos soins redoublés;
Et non par la chaleur de vos sots démêlés.

(elle rentre.)

(*Marton & Finette en s'en allant, se menacent derriere
leur maîtresse. La Marquise se retourne, & les fausses
suivantes reprennent un maintien modeste.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, Madame NISON.

Madame NISON.

O N ne peut mieux remplir le rôle de suivante ;
Et votre air tatillon me surprend & m'enchanté.

FINETTE

L'amour est un grand maître, heureux ceux qu'il conduit !

A bien jouer mon rôle, il m'a lui-même instruit,
Pour mieux cacher la feinte, & mieux tromper la vue ;
Mon âge est favorable, & ma taille est menue ;
De mon emploi, d'ailleurs, j'ai l'esprit, le talent ;
Des suivantes au fond le mérite éminent,
Le grand art de coëffer, de tourner avec grace
Une boucle badine, & de mettre en leur place
Une mouche, un ruban, est justement celui
Que possèdent le mieux les marquis d'aujourd'hui,
Pour les ajustemens leur science est parfaite,
Et le vrai petit maître est à demi foubrette.

Madame NISON.

Je vous ai par-dessus donné quelques leçons ,
Mais quel est votre but, Léandre ? Raisonnons.

FINETTE.

De gagner par degré le cœur de la marquise.

Madame NISON.

Si vous réussissez , je serai très-surprise.

Quel peut être l'espoir que vous avez conçu ?

Comme femme , il est vrai , vous avez déjà plû ;

Mais comme amant , Monsieur , la chose est différente ,

Et l'inconnu du bal est loin de cette attente.

FINETTE.

Sous l'habit d'espagnol j'ai fait quelque progrès ;

Mais qu'attendre après tout de ces foibles essais ?

Rien , & l'impression que j'ai faite sur elle

Est foible , passagere & superficielle.

C'est un trait qui n'a fait que glisser sur son cœur ,

Sa fierté doit plutôt me remplir de frayeur ;

Je suis épouvanté de son seul caractère.

N'importe , à force d'art , essayons de lui plaire.

J'ai commencé , je veux accomplir mon projet ;

Ainsi songe au plutôt à rendre mon billet.

Madame NISON.

Vous savez qu'en adresse il n'est rien qui m'égale.

FINETTE.

Et tu connois aussi mon humeur libérale.

Madame NISON.

Au plus grand des dangers je m'expose pour vous,
De la Marquise ici j'affronte le courroux ;
Votre mere d'ailleurs est d'une humeur severe,
Si jamais elle apprend . . .

FINETTE

Hé ! Laisse-là ma mere.

Tu feras beaucoup mieux de m'éclaircir un point.
Il s'agit de Marton , ne la connois-tu point ?

Madame NISON.

De Marton, dites-vous ? La chose est fort plaisante,
Je l'ay vûe autre part , la drôle de suivante !
Elle l'est comme vous , & sachez que Marton
Ressemble trait pour trait au chevalier Damon.

FINETTE.

Qu'entens-je ?

Madame NISON.

J'ai tantôt reconnu son visage.
Il a beau , de son mieux , jouer son personnage ,
Mon œil qui le connoît n'y sauroit être pris.
On voit le chevalier à travers ses habits.
La marquise se loue à bon droit de ses femmes :
Vivent les cavaliers pour bien servir les dames.

FINETTE.

Du malheur que j'ai craint me voilà trop instruit.

Madame NISON.

Par le même chemin l'amour vous a conduit ;
 Il vient pareille idée à plus d'une personne :
 Si vous le soupçonnez , croyez qu'il vous soupçonne.
 Votre aspect l'a frappé. J'ai vû même , j'ai vû
 Qu'avec un œil avide il vous a parcouru.
 Son air disoit tout haut : je n'en fuis pas la dupe ,
 J'apperçois un rival caché sous cette jupe.

FINETTE.

Je ne fuis plus surpris de son jaloux transport ,
 Ni de sa brusquerie à mon premier abord.

Madame NISON.

La dispute étoit vive ; & l'on vient de me dire
 Qu'à toute la maison vous apprêtiez à rire.

FINETTE.

Nous ne dirons plus rien , l'ordre est trop rigoureux ;
 Madame nous a fait défense à toutes deux ,
 D'avoir le moindre bruit & la moindre querelle ,
 Sous peine de fortir sur le champ de chez elle.
 Elle a poussé la chose au point de nous forcer
 D'oublier nos débats , & de nous embrasser.

Madame NISON.

Si vous aviez suivi son penchant & le vôtre ,
 Vous vous seriez plutôt étranglés l'un & l'autre.

FINETTE.

Oui , je l'eusse étouffé voluptueusement.

La paix coûte aux rivaux.

Madame NISON.

Et ne tient qu'un moment.

FINETTE.

Notre ame, par raison, doit être pacifique.

Madame NISON.

Oui, Monsieur, mais l'amour est mauvais politique.

Un premier mouvement l'emporte & fait sa loi.

Vous êtes vifs tous deux.

FINETTE.

Arlequin vient, tais-toi.

SCENE II.

Madame NISON, FINETTE.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Toutes ces filles-là font de mauvaise emplette ;
Mais je vois la Nison avec cette Finette.

FINETTE à madame Nison.

C'est un original, je veux m'en divertir.

Madame NISON.

Laissez, il est grossier,

FINETTE.

COMEDIE ANONYME. 49
FINETTE.

Je saurai le polir.

Viens, approche, Arlequin, & faisons connoissance.

Tu me devois, au moins, faire la révérence.

ARLEQUIN.

Jamais je ne salue.

FINETTE.

Allons, sois gracieux,

Et déride ton front.

ARLEQUIN.

Tu me rens sérieux.

FINETTE.

D'un pareil compliment j'ai lieu d'être surpris;

Et, tu répons bien mal....

ARLEQUIN.

Veux-tu que je te dise;

Je ne puis te souffrir. Je suis de bonne foi.

Madame NISON à *Finette*.

Je vous l'ai dit.

ARLEQUIN.

La chose est plus forte que moi.

Madame NISON.

Le butord!

ARLEQUIN.

Taisez-vous, ô! coëffeuſe du diable,

C'est vous qui produifez cette engeance effroyable.

D.

L A * * * * ,
Madame N I S O N .

Tous les discours qu'il tient n'ont pas le sens commun.

FINETTE.

Il est yvre , à coup sûr.

ARLEQUIN.

Non , je te hais à jeun ;

Et , plus je te regarde , ô ! suivante baroque ,
Plus j'ai d'antipathie , & plus ton air me choque.

Arlequin te déclare ici , qu'après Marton ,
Il n'a jamais connu de plus grande guenon.

FINETTE.

Maraud ! Par quel motif est-ce que je m'attire . . .

ARLEQUIN.

Par un motif , morbleu , que je ne saurois dire ,
Mais que je sens fort bien.

FINETTE.

Et pourquoi m'offenser ?

ARLEQUIN.

C'est afin de t'apprendre à venir m'agacer.

Madame N I S O N .

Une fille d'honneur !

ARLEQUIN.

D'une plaifante espee.

Madame N I S O N .

C'est assez qu'elle soit le fait de ta maîtresse.

COMEDIE ANONYME.

52

ARLEQUIN.

Elle n'est pas le mien du tout, mais point du tout.

Madame a ses raisons, Arlequin a son goût.

Je suis las de bâiller tout seul dans l'anti-chambre:

Madame NISON.

Je te plains!

ARLEQUIN.

Ma maîtresse a deux femmes de chambre;

Elle doit partager, &, dans la bonne foi,

En prendre une pour elle, & puis l'autre pour moi.

Mais, sans me consulter, on prend des créatures,

Dont l'air dégingandé découvre les alures.

Des mains d'une brodeuse on reçoit la Marton;

Et Finette nous vient par madame Nison.

Madame NISON.

Finiras-tu?

ARLEQUIN.

Non, non; avant que je déloge,

Laissez-moi, s'il vous plaît, achever votre éloge.

Illustres de nos jours, qui brillez dans Paris,

Le soutien des amans, & l'effroi des maris,

Qui du sexe formant les galantes parures,

Sur le front de l'époux placez d'autres coëffures,

Et dont l'agile main, zeste, glisse un poulet,

Aussi légèrement qu'elle frise un toupet.

D ij

Madame N I S O N .

Un encens si flatteur blesse ma modestie ;
Et tu me fais rougir. Je quitte la partie.

S C E N E I I I .

A R L E Q U I N , F I N E T T E .

A R L E Q U I N .

ME voilà , de la masque , heureusement défait ;
Si je l'étois de toi , je serois satisfait.

F I N E T T E .

Si tu crois m'affliger , ta bêtise est étrange ;
La satire d'un sot tourne à notre louange :
Mon esprit est flatté , non choqué de tes traits ;
Et mon mérite est sûr , puisque je te déplaïs.

A R L E Q U I N .

Pour une chambrière , ô , voilà du haut stile.
Arrive , voici l'autre , & pour le coup ma bile
Redouble de moitié.

SCENE IV.

ARLEQUIN, FINETTE,

MARTON,

ARLEQUIN.

JE suis embarrassé.
 De deux aversions mon cœur se sent pressé.
 Voyons ce minois-ci, regardons ce visage ;
 Je ne fai qui des deux me déplaît davantage.
 On ne sauroit aimer qu'un objet fortement ,
 Mais on en peut haïr plusieurs également.
 Rendons à toutes deux mon mépris manifeste :
 Finette , je te hais ; Marton , je te déteste.

FINETTE.

Mais l'aveu qu'il nous fait est tout-à-fait galant.

MARTON.

Vous déplaire , Monsieur ! Notre malheur est grand.

ARLEQUIN.

Il est vrai qu'à mes yeux vous êtes effroyables ;
 Mais il est un moyen de vous rendre agréables :
 Je vais vous l'enseigner. C'est de renouveler

D iij

La scène de tantôt , & de vous quereller.
Allons , css , sans tarder que ces Dames combattent ;
Pour moi , je suis charmé quand deux femmes se bat-
tent.

MARTON.

Mais coupons une oreille à cet animal-là.

FINETTE.

Madame à son retour pour nous le châтира.

MARTON.

Je vais , en attendant , lui donner trois nazardes.

ARLEQUIN.

Ah ! Je vous prie un peu , voyez ces halébarbes
Si j'étois le plus fort ; mais la peur me retient.

FINETTE.

Courons vite , voilà Madame qui revient.

MARTON.

Oui , j'entens son carosse , & c'est elle , je vole.

SCENE V.

ARLEQUIN *seul.*

Vite , gare , culbute , abattez-vous l'épaule ,
Cassez-vous une jambe , ou rompez-vous le cou ,
Vous me ferez plaisir. Vit-on rien de plus fou ?

Sur ce siège , pour moi , je demeure tranquille.
 Je prendrois , après tout , une peine inutile.
 Je ne fai point flatter , & médire des gens ,
 Ni faire encore moins ma cour à leurs dépens.
 Si j'ai peu de vertu , je n'ai pas de grands vices :
 Je suis brutal , bavard , mais exempt d'artifices.
 Je les vois revenir avec empressement ,
 A Madame cédon la place poliment.

SCENE VI.

LA MARQUISE , FINETTE ,

MARTON.

FINETTE *lui présentant un fauteuil.*

DAns ce fauteuil , Madame , affoyez-vous de grace.

MARTON.

Daignez-vous reposer , vous devez être lasse.

LA MARQUISE.

Oui , je suis fatiguée , ennuyée à l'excès ,
 Et ce n'est que chez moi que je trouve la paix.

FINETTE,

Demeurez-y toujours.

LA * * * * ;
LA MARQUISE.

C'est ce que je veux faire ;

Les visites sur tout ont l'art de me déplaire.
L'usage les ordonne , & la gêne les suit ,
La froideur les commence , & l'ennui les finit.
Il faut d'un vain dehors se rendre les esclaves ;
A ses vrais sentimens imposer des entraves ;
Aux caprices reçus immoler la raison ;
Fléchir devant la mode , applaudir au jargon ;
De cent originaux écouter les fadaïses ,
Affectant l'air aisé , n'oser prendre ses aises ;
Au faux mérite seul prodiguer son encens ,
Et faire le procès aux plus honnêtes gens ,
Donner les préjugés pour vérités solides ,
Et remplir l'entretien des discours les plus vuides.
Voilà ce qui se fait , voilà ce qu'on entend ,
Dans les cercles polis du monde le plus grand.

MARTON.

Il est vrai que du faux il prend souvent la route.

FINETTE.

Et ce n'est bien souvent que du vent qu'on écoute.

LA MARQUISE.

Oui , mes cheres enfans , & sachez qu'aujourd'hui ,
J'en sens plus que jamais le clinquant & l'ennui.
Ma maison , chaque jour , me devient plus aimable ,
Et vous contribuez à la rendre agréable ;

COMEDIE ANONYME.

57

Mon cœur trouve avec vous de la sincérité,
Beaucoup d'empressement, & de fidélité.

MARTON & FINETTE.

Madame

LA MARQUISE.

Je l'avoue, un tel bonheur m'enchanté ;
De mes femmes jamais je ne fus si contente.
Vous allez l'une & l'autre au devant de mes vœux,
Et je n'en puis avoir qui me conviennent mieux.

FINETTE *lui baisant la main.*

Permettez que mon cœur vous témoigne ma joie.

MARTON *la lui baisant aussi.*

Souffrez qu'en même temps la mienne se déploie.

LA MARQUISE.

Il est doux d'être aimé, & mon cœur est flatté.

MARTON.

Mon esprit est ravi.

FINETTE.

Le mien est enchanté.

LA MARQUISE.

Dans ces lieux retirés leur innocent hommage,
Des vertus du vieux temps me retrace l'image.

MARTON.

Dans le fond de mon cœur elles logent encor.

FINETTE.

Dans ma fidélité vous voyez l'âge d'or.

LA * * * *
LA MARQUISE.

Je sens fortifier mon goût pour la retraite,

FINETTE.

J'y respire à présent une douceur parfaite.

LA MARQUISE à Marton.

Ah ! Doucement, Marton, vous me blesez le bras.

MARTON.

Finette en fait autant, & ne vous blesse pas.

LA MARQUISE.

Comment ! Vous retombez dans votre jalousie ?

La paix !, par ce poison, sera bientôt bannie ;

Avec elle déjà le plaisir disparoît.

FINETTE.

Adieu le siècle d'or, celui de fer renaît.

LA MARQUISE.

Cette fille est étrange, & son humeur m'attriste.

MARTON.

Lemoyen, s'il vous plaît, quel'âge d'or subsiste,

Quand Madame, entre nous, détruit l'égalité.

LA MARQUISE.

Mon esprit est exempt de partialité ;

Mais votre cœur jaloux, du moindre rien s'alarme ;

Et vient de mon repos traverser tout le charme.

Finette est différente, & son attachement

MARTON.

Je sai trop qu'à vos yeux elle a plus d'agrément.

COMEDIE ANONYME. 59
LA MARQUISE.

Dites plus de douceur. Songez que pour me plaire ;
De toutes les vertus, c'est la plus nécessaire ;
Elle doit, de mes gens, régler tous les dehors.
Allez, pour l'acquérir, faites tous vos efforts ;
Et sur tout attendez, pour paroître à ma vûë,
Que vous puissiez compter sur plus de retenuë.
Toi, Finette, suis moi.

(elle rentre avec Finette.)

SCENE VII.

MARTON seule.

Finette a sa faveur ;
Et la cruelle encore m'ordonne la douceur.
Non, non, l'amant jaloux n'en est pas susceptible,
Ce n'est qu'à la fureur qu'il peut être sensible.
Mon dépit est fondé sur le fatal soupçon,
Que depuis ce matin je forme avec raison.
Comme Marton, l'amour a travesti Finette,
Et c'est de sa façon qu'elle est ici soubrette.
D'un rival soupçonneux les yeux sont clair-voyans,
Et percent à travers tous les déguisemens,
Je prétens au plutôt démêler l'artifice,

La Nison en ces lieux en est l'introductrice ;
 Je la vois. Par la crainte arrachons son secret ;
 Et tâchons d'éclaircir mon soupçon tout-à-fait.

SCENE VIII.

Madame NISON, MARTON.

MARTON.

PArle. En cette maison oses-tu bien paroître ?
 Si Madame favoit , & venoit à connoître . . .

Madame NISON.

A connoître , quoi ?

MARTON.

Quitte un vain déguisement ;
 J'ai découvert ta ruse , & tremble en ce moment.
 J'admire de ton front l'audace surprenante :
 Présenter à Madame un homme pour suivante ;
 Sous des habits trompeurs , sous un nom supposé ;
 Tu places auprès d'elle un amant déguisé !

Madame NISON.

Quel amant déguisé ?

MARTON.

C'est la fausse Finette ;
 Je fai de toutes deux la manœuvre secrette.

COMEDIE ANONYME. 65

Ce qui m'outre le plus , exposer mon honneur !
Me donner pour compagne un jeune suborneur !
Des filles comme moi . . .

Madame NISON.

Laissons ces badinages ,
Des filles comme vous sont des hommes peu sages.

MARTON.

Crains mon juste courroux.

Madame NISON.

Point de terme impoli ;
Si vous me connoissez , je vous connois aussi ,
Damon ; je puis vous rendre alarme pour alarme ;
Si vous faites du bruit , je ferai du vacarme.

MARTON.

Elle me reconnoît !

Madame NISON.

Oui , parlez , séducteur ;
Osez-vous bien venir chez des femmes d'honneur ;
Jouer honteusement le rôle que vous faites ,
Endosser une juppe , arborer des cornettes ,
Et prévenant Léandre en son hardi projet ,
Condamner en nous deux ce que vous avez fait ,

MARTON.

Frémi dans la fureur qui possède mon ame ,
Je m'en vais de ce pas dire tout à madame.

Madame NISON.

Prenez-garde, Monsieur, que vos sens soient moins prompts.

Si vous nous découvrez, Nous vous démasquerons.

Pour vous, comme pour nous, le péril est extrême.

Songez qu'en nous perdant vous vous perdez vous-même.

MARTON.

Où me vois-je réduit ? Ciel ! Faut-il me taire ?

Madame NISON.

Où.

Le parti du silence est le meilleur parti.

L'intérêt d'un rival est aujourd'hui le vôtre.

Vous devez vous garder le secret l'un à l'autre.

Vaincre soigneusement vos mouvemens jaloux ;

Si vous vous disputez, que ce soit entre vous

De prudence, de soins, d'empressement, de zèle ;

Et soyez mesuré sous un habit femelle.

MARTON.

Puis-je l'être en voyant mon rival préféré ?

J'ai perdu tout crédit depuis qu'il est entré.

Madame NISON.

Bon, de la nouveauté, c'est qu'il a tout le charme ;

Faut-il donc pour si peu que votre amour s'alarme ?

Connoissez mieux le cœur, & l'esprit féminin.

On le goûte aujourd'hui, vous plairez mieux demain.

COMEDIE ANONYME

63

Laissez d'un premier feu , laissez passer la flamme ,
Et redoublez de soin pour regagner Madame.
A ses regards sur tout cachez votre dépit ;
Auprès d'elle , Monsieur , c'est lui seul qui vous nuit.
On déplaît à coup sûr , sitôt que l'on se pique ;
Il faut avec le sexe agir de politique.
Paroissez mécontent vous le révolterez ;
Usez de complaisance , & vous le soumettez.
Croiez-en mes conseils ; j'ai l'ame bonne & ronde ;
Monsieur , & je voudrois obliger tout le monde.

MARTON.

Ce qu'elle me dit là , me paroît de bon sens.
Faisons-nous un effort , & maîtrisons nos sens.
Ne désespérons pas de ma bonne fortune ;
Je veux te croire ; oublie . . .

Madame NISON.

Oh ! je suis sans rancune ;

Monsieur.

MARTON.

Adieu , je fors frappé de tes raisons ;
Et vais mettre au plutôt à profit tes leçons.

FINETTE.

Eh ! Celle que je sors

Madame NISON.

SCENE IX.

Madame NISON *seule.*

J'Ai bien fait d'arrêter cette fougue indiscrete,
Et tout étoit perdu. Mais on vient, c'est Finette.

SCENE X.

Madame NISON, FINETTE.

FINETTE *transportée.*

HAbit, habit charmant, présent cher & flatteur,
Puis-je trop vous baiser ? Vous enchantez mon
cœur.

Madame NISON.

Monsieur, êtes-vous fou ? Quelle ardeur vous transporte ?

FINETTE.

La robe

Madame NISON.

Quelle robe ?

FINETTE.

Eh ! Celle que je porte.

Madame NISON.

Madame NISON.

Comment !

FINETTE.

D'un bien si doux laisse-moi donc jouir ;
Elle fait mon bonheur , elle fait mon plaisir.

Madame NISON.

Voilà pour une robe une amitié bien forte.

FINETTE.

Je l'adore.

Madame NISON.

Peut-on s'exprimer de la sorte ?

FINETTE.

C'est la robe enchantée.

Madame NISON.

Elle a vraiment le don

De faire extravaguer.

FINETTE.

D'amour , chere Nison ;

Pour elle , avec sujet , mon ame est transportée ;

C'est une robe enfin que Lucinde a portée.

Tout à l'heure elle vient de m'en faire present.

Juge si mes transports sont fondés à present.

Faveur , pour un amant , nouvelle autant qu'extrême ;

Qu'il est doux de porter l'habit de ce qu'on aime !

Madame NISON.

D'accord , mais cet habit est un don proprement

E

Qu'on fait à la suivante, & non pas à l'amant.

FINETTE.

N'importe ! C'est l'amant qui toujours en profite.

MADAME NISON.

Tout à l'heure, Marton, que le dépit agite ;

Vient de faire éclater des transports différens ;

Je viens d'en essuier un affront des plus grands.

Vous m'avez attiré cette rude algarade ;

Sachez qu'elle est au fait de votre mascarade.

Par bonheur ma prudence a calmé sa fureur.

Monsieur, je vous exhorte à la même douceur.

Vous savez ce qu'il est, il fait ce que vous êtes ;

Et, pour cacher ici le rôle que vous faites,

Vous vous devez tous deux des égards mutuels.

FINETTE.

Ce contre-temps m'alarme, il est des plus cruels.

Mais as-tu fait tenir ma lettre à la Marquise ?

MADAME NISON.

Non ; est-elle seule ?

FINETTE.

Oui, va.

MADAME NISON.

J'y cours sans remise ;

Vous, Finette, songez à ménager Marton ;

La voilà qui revient, & qui parle au Baron.

S C E N E X I.

LE BARON, MARTON,
FINETTE.

MARTON *au Baron.*

JE ne puis l'accepter, Monsieur, je vous rends
grace.

LE BARON.

Mais peux-tu refuser une si bonne place ?

MARTON.

Je songe qu'à Finette elle conviendra mieux.

Proposez-lui, Monsieur, elle s'offre à vos yeux.

LE BARON

Mais c'est toi qu'on demande.

MARTON.

Elle est d'attraits pourvue.

On la préférera, si-tôt qu'on l'aura vue.

LE BARON.

Finette, à son refus, dis-moi, voudrais-tu...

FINETTE.

Quoi !

LE BARON.

Tu vas en quatre mots l'apprendre, écoute-moi.

E ij

Une dame qui vint nous rendre hier visite,
 Femme de qui le rang égale le mérite,
 Trouve à son gré Marton, qu'elle a vue en passant.
 Elle en a fait parler sur un ton fort pressant.
 Comme pour peu de temps, elle est à la campagne;
 Et qu'elle doit se rendre aux états de Bretagne;
 Elle souhaiteroit ardemment de l'avoir,
 Et pour la demander, doit revenir ce soir.
 C'est comme compagne, & comme demoiselle,
 Comme amie, en un mot, qu'elle sera près d'elle,

FINETTE.

Mais il doit . . . elle doit saisir l'occasion,
 Et d'autres briguoeroient cette condition.

MARTON.

Mais puisque vous trouvez la place si brillante,
 Vous pouvez la remplir, j'en serai très-contente.

FINETTE.

C'est vous qu'on a choisie, il ne me convient pas
 De passer devant vous.

MARTON.

Je vous cede le pas.

LE BARON à Marton.

Tu n'as point de prétexte.

MARTON.

Envain Monsieur me presse;
 Je suis trop fortement attachée à sa nièce.

COMEDIE ANONYME. 69
FINETTE.

J'ai la même raison pour ne pas la quitter.

LE BARON à *Marton*.

D'autant plus volontiers tu devrois l'accepter ;
Qu'au retour tu pourrois rentrer chez la Marquise.

MARTON.

Non, Monsieur. Quelle robe est-ce donc qu'elle a
mise ?

LE BARON.

Il n'est pas question de robe ni d'habits ;
Il s'agit à présent d'en croire mon avis.

MARTON.

C'est la robe qu'hier Madame avoit, c'est elle.

LE BARON.

Que diable ! Laissons-là. . .

MARTON.

Son audace est nouvelle.

LE BARON.

Mais je ne comprends rien à ses digressions.

FINETTE

Monsieur, elle est sujette à des distractions.

MARTON.

Vous vous donnez les airs de vous parer, Finette ;

Des robes de Madame ?

LE BARON.

Ah ! Discours de foubrette.

E. iij

LA * * * * ,
MARTON.

Cela ne convient point. Je dois l'en avertir;
Et j'y vais de ce pas.

FINETTE.

Oh, vous pouvez partir.
Apprenez que je suis très en droit de la mettre
Madame dans ce jour veut bien me le permettre.

MARTON.

Le permettre ?

FINETTE.

Oui, je puis étaler son bienfait;
Cette robe est un don que sa bonté m'a fait.

MARTON.

Un présent de Madame ?

FINETTE.

Oui.

LE BARON.

Tu n'as rien à dire.

MARTON.

Rien à dire, Monsieur ! C'est de quoi je soupire.
Comment ! Depuis un jour qu'elle est dans la maison,
D'un magnifique habit Madame lui fait don ?
Et je l'en vois parée à notre préjudice.
Il m'est bien dur de voir une telle injustice.
De mes soins empressés je reçois un beau prix.
La dernière venue obtient tous les profits.

Je n'en ai pas reçu la même récompense.
 Je ferois moins sensible à cette préférence,
 Si j'avois moins de zèle & moins d'attachement.
 Ce qui fait mon malheur, ce qui fait mon tourment,
 Je sens au fond du cœur, je sens pour ma maîtresse
 Un amour, mais si fort qu'il tient de la foiblesse.
 Ce cœur ne sauroit voir, sans en être irrité,
 Passer en d'autres mains un bien qu'elle a porté.

LE BARON.

Un habit n'a jamais causé douleur égale;
 Et cette fille-là paroît originale.

(à part.)

Ceci me détermine à la faire partir.

(à Marton.)

Mais n'en témoignons rien. Calme ton déplaisir,
 Ne pleure pas, Marton, si ce présent te blesse,
 A t'en faire un plus beau, j'obligerai ma nièce.

MARTON.

S'il ne vient d'elle-même, il me flattera peu.

LE BARON.

O! La plaifante fille! Adieu, Marton, adieu.

SCENE XII.

FINETTE, MARTON.

MARTON.

E Coutez, parlons bas. Je n'ai qu'un mot à dire.
Léandre.

FINETTE.

Quoi ? Damon.

MARTON.

Nos noms doivent suffire;
Ils vous mettent au fait de mes transports jaloux.
Ne nous trahissons pas.

FINETTE.

Vous-même observez-vous.
L'habit que nous avons suspend toutes querelles.

MARTON.

Le tien porte à mon cœur des atteintes cruelles;
Et si présentement je ne me modérais,
Dans mon juste dépit, je le déchirerois.

FINETTE.

Fureur hors de saison. Pour vaincre une maîtresse;
Sous ce déguisement n'employons que l'adresse.
L'amour même nous fait un devoir d'être unis;

COMEDIE ANONYME. 73

Et met entre nous deux la victoire à ce prix.

MARTON.

Soit. Je me contraindrai pour supplanter Finette ;

Mais si je suis vaincu sous l'habit de foubrette,

Léandre, nous verrons, en découvrant nos feux,

Si l'habit cavalier me fera plus heureux.

Adieu.

FINETTE.

Je soutiendrai l'intérêt de ma flamme,

Et tâcherai de vaincre en homme comme en femme.

SCENE XIII.

FINETTE, seule.

MAis un soin plus pressant m'occupe & me retient.

Lucinde doit avoir... Je l'apperçois qui vient.

Elle lit un billet, & c'est le mien, sans doute.

Voici l'instant critique, & mon cœur le redoute.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, FINETTE.

LA MARQUISE. *tenant un billet
à la main.*

C Est un aveu formel. Mais c'est presque un roman.
Dois-je m'en offenser ? Non , plutôt rions-en.
Finette, te voilà ?

FINETTE.

Madame est occupée.

LA MARQUISE.

Je lisois une lettre.

FINETTE *à part.*

Elle en est peu frappée.

LA MARQUISE.

Tu ne devinerois jamais qui me l'écrit ?

C'est l'inconnu du bal. Cela me réjouit.

FINETTE

L'inconnu vous écrit ?

LA MARQUISE.

Oui, tien, tu peux la lire.

FINETTE *après avoir lû.*

Mais ce billet n'est pas si plaisant qu'on peut dire.

Vous ne devriez pas le prendre si gaiment :

Il me paroît conçu très-sérieusement.

J'y prens trop d'intérêt pour que je vous le cache.

LA MARQUISE.

Mais si je n'en ris point, il faut que je m'en fâche.

FINETTE.

Non, Madame, la lettre est écrite d'un ton

Qui ne doit pas contre elle armer votre raison.

LA MARQUISE.

Il est vrai que le stile en est sage ; à tout prendre,

Il est en même, tems, respectueux & tendre.

FINETTE.

De s'en fâcher, Madame auroit donc très-grand tort ;

Le respect pour l'amour est un sûr passeport :

Mais comme dans sa force, & dans son étenduë ;

Une ardeur sérieuse y paroît bien renduë,

Votre cœur ne doit pas, tout pezé murement,

En badiner non plus, comme il fait maintenant ;

Je tiendrois un milieu.

LA MARQUISE.

J'entens, je dois me taire ;

Finette, & c'est aussi ce que je prétens faire.

FINETTE.

Ce n'est pas là du tout le parti que j'entens ;

Et pour rompre le cours de tous les incidens,

Je répondrois, Madame, à sa lettre, au contraire ;

En termes sérieux , mais pourtant sans colere :

LA MARQUISE.

Non , d'aucune façon , à de pareils billets ,
Des femmes comme moi ne répondent jamais :

FINETTE.

Vous risquez beaucoup plus de garder le silence :
Il marque en son billet , l'affaire est d'importance ;
Que s'il ne reçoit point de réponse de vous ,
Lui-même il la viendra demander à genoux.
L'amour est imprudent , & la jeunesse est vive ;
Vous devez empêcher que la chose n'arrive ;
Le moyen le plus sûr est d'écrire aujourd'hui.
Dans quelques sentimens que vous soyez pour lui ;
Votre propre intérêt vous porte à l'en instruire ,
Pour le congédier , ou bien pour le conduire.

LA MARQUISE.

Non , Finette , mon ame est ferme sur ce point ;
Quoi qu'il puisse arriver , je ne répondrai point.
Un billet nous expose , & tire à conséquence :
Contre de tels aveux il n'est que le silence.

FINETTE.

Celui qu'il vous a fait n'a rien que d'obligeant.

LA MARQUISE.

J'en conviens , son billet est plein de sentiment.

FINETTE.

Vous m'avez dit tantôt qu'à la figure aimable ;

COMEDIE ANONYME. 77

Il joignoit , qui plus est , un esprit agréable ,
Et même qu'il avoit éfleuré votre cœur.

LA MARQUISE.

Il est vrai , tout en lui m'a paru séducteur ;
Mais c'est un trait léger que la raison émouffe.

FINETTE.

N'importe , je ferois une réponse douce.

LA MARQUISE.

Non , je n'en ferai rien.

FINETTE

Pardon , j'ose insister ,
Je fors de mon état pour vous représenter
Qu'une Dame aussi jeune , & du rang dont vous êtes ,
Ne fauroit plus long-tems vivre comme vous faites.
L'état du mariage est pour vous un devoir ;
Le grand éloignement que votre cœur fait voir ,
Madame , aux yeux du monde est un défaut blâmable.
Si vous y persistiez , vous seriez condamnable :
L'usage souverain , la voix de la raison ,
Un oncle qui vous presse , & de votre maison
La gloire & l'intérêt , joints à votre fortune ,
Tout fait contre votre ame une ligue commune.
Choisissez un mari pour faire son bonheur ;
Qu'un choix si délicat soit l'ouvrage du cœur.
Pour l'inconnu du bal , s'il parle , & se déclare ,
Par un panchant secret si le ciel l'y prépare ,

Si lui-même y répond, s'il est digne de vous,
 Vous devez, sans rougir, le prendre pour époux.
 C'est tout ce qui vous manque, & ce qu'on vous sou-
 haite :

Mariez-vous, Madame, & vous serez parfaite.

LA MARQUISE.

Ce discours fait sur moi beaucoup d'impression;
 Mais il ne peut changer ma résolution.

Je me suis dit envain cent fois la même chose;

Mon ame révoltée à ce lien s'oppose;

Et quand je me vaincrois, pourrois-je faire choix

D'un inconnu qu'au bal je n'ai vû qu'une fois?

FINETTE.

Vous savez sa naissance, il vient de vous l'écrire;

Son nom qu'il a signé doit seul vous en instruire.

S'il est vraiment Léandre, ainsi qu'il vous l'apprend,

Sa maison est connuë, & tient un rang brillant.

On peut s'en rapporter à mon discours sincère,

Et j'ai vingt fois été chez Madame sa mere.

LA MARQUISE.

Il paroît que son sort t'intéresse aujourd'hui.

FINETTE.

Oui, puisqu'il me ressemble, allons, écrivez lui.

LA MARQUISE.

Ton zèle est trop pressant, & je ne sai que faire.

COMEDIE ANONYME. 79
FINETTE.

Consultez votre cœur, qu'il décide l'affaire.

LA MARQUISE.

Mais que puis-je, Finette, écrire à l'inconnu ?

FINETTE.

Vos sentimens au vrai.

LA MARQUISE.

Mes sentimens, dis-tu ?

Hé, font-ils décidés ? L'embarras est extrême.

FINETTE.

Mais il faut qu'ils le soient pour votre repos même ;

Faites pancher vers lui la balance un moment.

LA MARQUISE.

Non, non, je ne veux pas prendre d'engagement.

FINETTE.

Oh, puisqu'il est ainsi, sans plus long-temps attendre,

Madame, marquez lui qu'il n'a rien à prétendre.

LA MARQUISE.

Finette, c'est trop dire.

FINETTE.

Envain vous hésitez,

Il faut une réponse aigre, ou bien douce ; optez.

LA MARQUISE.

Il ne la faut point tendre, encore moins trop dure.

FINETTE.

Faites-la ménagée.

LA * * * * ,
L A M A R Q U I S E .

Oui, dans la conjoncture
C'est celle qui convient.

F I N E T T E .

Madame, écrivez-la ;
Vous avez ce qu'il faut sur cette table là.

L A M A R Q U I S E .

L'embaras me retient, & ma main s'y refuse.

F I N E T T E .

Pour ôter tout prétexte, & toute vaine excuse ;
Pour vous je vais l'écrire. Allons, dictez-la moi.

L A M A R Q U I S E .

Attens, je veux peser chaque terme avec toi.

F I N E T T E .

Oui, vous ne devez pas du tout vous compromettre.

L A M A R Q U I S E .

La sagesse avec art doit régner dans ma lettre ;
Je veux, en détachant doucement ses esprits,
Lui marquer mon estime, & non pas mon mépris,
Lui donner des conseils d'une façon polie.

F I N E T T E .

J'entens ; c'est proprement une lettre d'amie.

L A M A R Q U I S E .

Justement. Ma bonté ne veut pas l'affliger ;
Ce jeune homme est aimable.

F I N E T T E .

COMEDIE ANONYME: 81
FINETTE.

Il faut le ménager;
J'approuve la douceur, bien loin que je la blâme,

(à part.)

Imitons de mon mieux l'écriture de femme,

LA MARQUISE *dicte.*

Je n'aurois jamais crû qu'un entretien au bal,

FINETTE.

Au bal.

LA MARQUISE.

Dût m'attirer, Monsieur, un billet tendre,

FINETTE.

Tendre.

LA MARQUISE.

Vous ignorez, & je dois vous l'apprendre,

Que d'un engagement je fais le nœud fatal.

FINETTE.

Après.

LA MARQUISE.

Je ne prens point le ton fier & severe,

Et la raison, plutôt, m'inspire la douceur.

FINETTE.

Fort bien.

LA MARQUISE.

Comme j'ai lû votre aveu...

F

LA * * * *,
FINETTE.

Sans colere ?

LA MARQUISE.

Il est trop fort.

FINETTE.

Non, non.

LA MARQUISE.

J'y répons . . .

FINETTE.

Sans aigreur ?

LA MARQUISE.

(Elle dicte.)

Sans aigreur. C'est le mot. *Ne m'aimez point, Monsieur.*

FINETTE.

L'ordre me paroît dur, & je plains sa tendresse.

LA MARQUISE reprend.

*Ne m'aimez point, Monsieur. C'est moi qui vous en
presse :*

L'amour est un écueil trop fatal au bonheur :

C'est un conseil autant qu'une défense expresse.

(Elle s'interrompt.)

J'en dis trop. Effaçons tout ce commencement,

Il peut s'interpréter trop favorablement.

FINETTE.

Je n'obéirai point. Daignez me le permettre ;

Loin d'ôter, vous devez ajouter à la lettre.

COMEDIE ANONYME.

83

Léandre est trop puni d'avoir l'exclusion.
Songez qu'il a besoin de consolation ;
Et joignez-y plutôt quelque mot favorable ,
Qui l'aide à supporter le malheur qui l'accable.

LA MARQUISE.

Je me rends. Tes discours m'attendrissent pour lui.

FINETTE.

Tirez-le , tout au moins , de la foule.

LA MARQUISE.

Oui , pour lui.

(Elle diète.)

J'ajoute un mot , Monsieur , pour consoler votre ame.
Des hommes que j'ai vus vous êtes le premier
Que j'ai su distinguer.

FINETTE.

Mais dites-lui , Madame ,

Quelque chose , après tout , de plus particulier.
Distinguer , est un mot vague de sa nature.

LA MARQUISE.

Que lui substituer ? Et par quelle tournure . . .

FINETTE.

Voici celle , à peu près , qui peut le remplacer.

Vous êtes le premier dont l'esprit , la figure ,
Et dont les sentimens ont su m'intéresser.
Est-ce-là votre idée ?

F ij

LA * * * *,
LA MARQUISE.

A peu près, je le pense ;

Mais ne le mets point.

FINETTE.

Bon !

LA MARQUISE.

Je t'en fais la défense.

FINETTE.

Mais vous avez pour lui quelque estime ?

LA MARQUISE.

Oui, vraiment ;

Il est même le seul, le seul exactement,

Que je voudrois choisir pour ami véritable.

FINETTE.

Mais ce tempérament me paroît raisonnable ;

Je vais le lui marquer.

LA MARQUISE.

Finette, n'en fais rien.

Ce discours, entre nous, est bon pour l'entretien ;

Mais il ne s'écrit point.

FINETTE.

Votre ame en vain se cache.

Vous n'empêcherez pas, au fond, qu'il ne le sache.

Signez le billet.

LA MARQUISE.

Non.

COMEDIE ANONYME. 85
FINETTE *lui prenant la main pour l'enga-*
gager à signer.

Madame....

LA MARQUISE.

Arrête-toi.

FINETTE.

La chose est nécessaire, & je la prens sur moi.

LA MARQUISE *signant.*

Elle obtient tout. Prends soin de le faire remettre.

FINETTE.

Comptez que l'inconnu tient déjà votre lettre.

LA MARQUISE.

Je reviens, & je crains d'en avoir trop dicté.

Reli-moi le billet.

FINETTE.

Le voilà cacheté.

Point de crainte; il est bien puisque j'en suis contente.

LA MARQUISE.

Il faut, jusques au bout, que je fois complaisante.

SCENE XIV.

FINETTE *seule.*

DE son estime enfin, je tiens un sûr garant ;
Desiré pour ami, j'espère comme amant.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, MARTON.

FINETTE.

QU'EL heureux changement ! Marton paroît charmée.

MARTON.

Oui, ma gaité revient. Madame est défarmée,
Mon repentir sincère a fléchi sa rigueur ;
Et, méritant ma grace, il me rend sa faveur.

FINETTE.

Mais je vous félicite.

MARTON.

Et je vous remercie.

C'est grace à vos conseils que je suis rétablie.

FINETTE.

Ils vous ont réuffi ?

MARTON.

Par de-là mon espoir.

La douceur, près du sexe, a vraiment tout pouvoir ;
On obtient tout par elle, & mon amé ravie,
Au don qu'on vous a fait ne porte plus d'envie.

F iij

Lucinde (sans transport je ne puis y songer)
 Vient, mais très-amplement, de m'en dédommager,
 Sa bonté me ravit, & n'a point de pareille;
 Elle m'a fait présent de ses boucles d'oreille,
 M'a donné ce colier avec ce bracelet,
 Où l'on voit en émail son portrait.

FINETTE.

Son portrait!

MARTON.

Oui, son portrait, Monsieur, celui de la marquise.

FINETTE.

Qu'entens-je? Juste ciel!

MARTON à part.

Ce n'est qu'une devise;

Je ments, pour alarmer encor plus ses esprits.

FINETTE.

Voyons un peu.

MARTON.

Non, non, cela n'est pas permis.

FINETTE.

Un semblable refus m'oblige à n'en rien croire.

MARTON.

Ce que vous en pensez n'ôte rien à ma gloire.

FINETTE.

Si la peur d'un éclat ne retenoit ma main,
 Mon dépit, de ton bras, l'arracheroit soudain.

MARTON

Fureur hors de saison. Pour vaincre une maîtresse,
 Sous ce déguisement n'employons que l'adresse.
 Le respect doit tenir nos transports enchaînés.
 Profitez des conseils que vous m'avez donnés.

FINETTE.

Oui, j'ai tort doublement ; ma crainte est mal fondée,
 Tout me porte à bannir une jalouse idée ;
 Et jamais un rival ne doit en être crû.

MARTON.

Bientôt, par le succès, vous serez convaincu.
 L'heure du bal approche ; &, c'est justement elle
 Qui rendra ma victoire entière & plus réelle.
 La marquise s'attend de nous voir travestis,
 Quand nous allons tous deux reprendre nos habits ;
 Et ses yeux vont juger plus fainement, Léandre,
 De notre vrai mérite, en croyant s'y méprendre.

FINETTE.

Cet orgueil me rassure au lieu de m'alarmer.
 C'est un méchant vernis pour s'en faire estimer.
 Il me promet le prix que mon cœur vous conteste ;
 Et je vous craindrois plus si vous étiez modeste.

MARTON.

Mais, de l'être avec vous, je suis très-dispensé :
 On passe un peu d'orgueil, quand il est bien placé.
 Adieu. Damon rempli du doux soin qui l'occupe,

Court, pour vaincre en épée, abandonner sa jupe.

FINETTE.

De cette vanité peut-être il rabattra,

S C E N E II.

FINETTE, MARTON,

LA COMTESSE.

MARTON *rencontrant la Comtesse au fond
du théâtre.*

Q Ue souhaite Madame?

LA COMTESSE.

Ah! Marton, vous voilà.

C'est pour vous que je viens.

FINETTE *à part*

C'est ma mere! Ah! Je tremble.

LA COMTESSE.

Pour la Bretagne, il faut que nous partions ensemble.

La Marquise y consent, & mon cœur satisfait...

MARTON.

C'est vraiment trop d'honneur que Madame me fait.

Je n'en puis profiter,

COMEDIE ANONYME 91
LA COMTESSE.

D'où vient, Mademoiselle?

MARTON.

Finette ira pour moi. Je vous laisse avec elle.

(elle sort en lui faisant la révérence.)

SCENE III.

LA COMTESSE, FINETTE.

FINETTE.

O Ciel! Je suis perdu. Par où fuir maintenant?

LA COMTESSE.

Ce brusque procédé me paroît surprenant.

Parlons à sa compagne; elle est assez bien faite.

Vous viendrez à sa place; hem, n'est-ce pas Finette?

Vous ferez avec moi sur un pié des plus doux.

Mais répondez-moi donc. Pourquoi vous cachez-vous?

FINETTE.

Excusez, on m'attend.

LA COMTESSE.

Ce son de voix me frappe.

Demeurez. Ce n'est pas ainsi que l'on m'échappe.

Que je vous voie en face. Ah! Ciel, c'est là mon fils.

LA * * * * ,
Son trouble le décele à travers ses habits.

FINETTE.

Me voilà confondu.

LA COMTESSE.

Quel indigne équipage !

Qui vous fait donc jouer ce honteux personnage ?

FINETTE.

Ne devinez-vous pas ?

LA COMTESSE.

Non, vraiment.

FINETTE.

C'est l'amour ;

C'est lui seul qui m'a fait soubrette en ce séjour ;

Pour tromper & servir la Marquise que j'aime.

LA COMTESSE.

Deviez-vous employer un pareil stratagème ?

FINETTE.

Ses charmes & son cœur armé d'un fier dédain

Doivent servir d'excuse à ce hardi dessein.

LA COMTESSE.

Est-il rien qui jamais puisse rendre excusable

De votre passion la démarche coupable ?

Auprès de la Marquise, hé ! qui peut vous laver ?

Vous l'aimez, dites-vous, & pour le lui prouver,

On vous voit, dans l'ardeur du feu qui vous entraîne,

Faire tout ce qu'il faut pour mériter sa haine.

Elle reçoit de vous l'affront le plus cruel.
 Que lui feroit de pis un ennemi mortel ?
 L'amour éclate-t-il , en exposant l'amante
 En faisant à sa gloire une injure sanglante ?
 Non , un feu véritable en tout fuit le respect ;
 Et dans ses moindres pas se montre circonspect.
 L'honneur de ce qu'on aime , est plus cher que la vie ,
 Et pour un bien si grand l'amant se sacrifie.
 L'ardeur qui vous possède , est un feu suborneur ,
 Qui loin de le défendre , attaque cet honneur.
 Vous égarant vous-même , il trompe une maîtresse ;
 Dans les derniers excès porte votre foiblesse ,
 Vous fait jouer près d'elle un rôle extravagant ,
 Et vous rend ridicule , en la deshonorant.

FINETTE.

D'un trop juste remords ce discours me pénètre ;
 La jeunesse étourdie ose tout se permettre.
 Ma mere , pardonnez à mon aveuglement ;
 Mon cœur n'en aime pas moins véritablement :
 Il ne s'est égaré que pour être trop tendre ,
 Et le seul désespoir m'a fait tout entreprendre.
 Je rougis de ma faute ; & pour la réparer ,
 Conduisez votre fils , & daignez l'éclairer.

LA COMTESSE.

Dans cette occasion je suis la moins blessée ;
 Songez que la Marquise est la plus offensée.

LA ****;

FINETTE.

Vous-même hâtez-vous de lui tout découvrir.

LA COMTESSE.

Je la révolterois, au lieu de la fléchir.

FINETTE.

Qui peut donc m'excuser près d'elle?

LA COMTESSE.

Votre absence,
Mon fils, avec le temps, aidé de la prudence.

FINETTE.

Où me renvoyez-vous? Vous me glacez d'effroi.

LA COMTESSE.

Il faut que vous veniez en Bretagne avec moi;

Mais sous un autre habit que celui de Finette.

FINETTE.

Quoi! Madame, si-tôt quitter cette retraite!

LA COMTESSE.

Oui, suivez-moi sans bruit, mon fils, chaque moment.

Que vous restez de plus dans cet appartement,

Est contre la Marquise une offense nouvelle.

FINETTE.

Il faut donc par respect que je m'éloigne d'elle.

Attendez, s'il vous plaît, je suis dans l'embarras,

Une réflexion retient ici mes pas.

LA COMTESSE.

Qui peut vous empêcher de partir tout à l'heure?

COMEDIE ANONYME. 95
FINETTE.

Marton.

LA COMTESSE.

Comment, Marton!

FINETTE.

Oui, Marton qui demeure.

LA COMTESSE.

Avec votre départ qu'a de commun Marton ?

Que vous importe ici qu'elle demeure ou non ?

FINETTE.

Madame, beaucoup plus que vous ne sauriez croire ;
De la marquise même, & l'honneur, & la gloire
Y sont intéressés.

LA COMTESSE.

Intéressés ! En quoi ?

FINETTE.

Marton est en ces lieux suivante comme moi.

LA COMTESSE.

Comment donc ? Comme vous !

FINETTE.

Oui, Finette est Léandre ;

Et Marton est Damon.

LA COMTESSE.

Ciel ! Que viens-je d'entendre ?

Marton que je voulois emmener aujourd'hui,

Marton est un amant travesti comme lui ?

Pour la Marquise, ô ciel! La fatale aventure!
 Je la plains d'autant plus dans cette conjoncture,
 Qu'ignorant le péril où la livre le fort,
 Dans la sécurité sa sagesse s'endort.
 Ce nouvel incident redouble ma tristesse:
 Dans ce dernier danger faut-il que je la laisse?

FINETTE.

Non, mamere, au plutôt il faut l'en avertir;
 Dans cet effroi mortel je ne saurois partir.

LA COMTESSE.

Je m'y vois obligée, & j'y suis résoluë:
 Si la chose éclatoit, elle seroit perduë.
 Ne laissons point sa gloire aux mains d'un étourdi;
 Mais montrons-nous prudente autant qu'il est hardi.
 Son oncle est le premier que je dois en instruire;
 Reposez-vous sur moi du soin de tout conduire.
 Sans perdre un seul instant je vais y travailler.
 Vous, gardez le silence, & courez dépouiller
 L'habillement honteux où je vous vois paroître;
 Montrez-vous désormais tel que vous devez être.

FINETTE

Oui, je vais le quitter pour reprendre le mien,
 Et le bal m'en procure un facile moyen.

SCENE

SCENE IV.

FINETTE *seule.*

JE tombe dans l'effroi du sein de l'espérance.
On vient ; c'est Arlequin : Evitons sa présence.

SCENE V.

ARLEQUIN *seul.*

IL faut que je me plaigne à monsieur le baron ;
Et pour le haranguer , je parcours la maison :
Mais vers moi , par bonheur , je le vois qui s'avance.

SCENE VI.

LE BARON , ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Monseigneur , je parois devant votre excellence ;
Et je viens à vos piéds , d'un air humble & soumis ;
De toute la maison porter les justes cris.

G

Ces cris sont excités par deux femmes iniques ;
 Oui , je vous parle au nom de tous les domestiques.
 Depuis le marmiton jusqu'au maître d'hôtel ,
 Tout se plaint , tout leur fait un procès criminel.
 Finette avec Marton fait naître nos murmures ;
 Tout est bouleversé par ces deux créatures :
 A Madame elle font leur cour à nos dépens.
 Depuis que l'une & l'autre a mis le pied céans ,
 On n'entend que reproche , on n'entend que dispute ;
 A leur langue maligne on est toujours en bute :
 C'est un cahos maudit , un enfer déchaîné

LE BARON.

De tout ce que j'entens , je demeure étonné.

ARLEQUIN.

Le bien public m'oblige à les faire connoître.
 Monsieur aime la paix , qu'il la fasse renaître.
 Avant que de les voir nous étions tous unis ;
 Jamais le moindre mot ne troubloit le logis.
 Faites mettre dehors ces deux pestes contraires ,
 Nos débats finiront , & nous vivrons en freres,
 Vous nous entendrez tous exalter vos bontés ,
 Et nous prirons le ciel pour vos prospérités.

LE BARON.

Mais contre elles encor quels griefs sont les vôtres ?

ARLEQUIN.

De brouiller les esprits les uns avec les autres ;

De s'attirer le blâme & la haine de tous ;
 D'aigrir , par leurs rapports , Madame contre nous.
 Elles lui font du tort , & joignent dans leur ame
 Tous les défauts d'un homme au travers d'une femme.
 On les entend tenir des discours cavaliers ,
 Et jurer bien souvent comme des grenadiers.
 Méchantes avec art , & par goût rapporteuses ;
 Jaloufes à l'excès , insolentes , flatteuses ;
 Se querellant toujours , aimant sur tout le vin ;
 Et gourmandes , Monsieur , presqu'autant qu'Arlequin,

LE BARON.

Cet éloge est parfait. Je vois venir ma nièce ,
 Et je vais lui parler.

ARLEQUIN.

J'ai dit , & je vous laisse.

SCENE VII.

LE BARON , LA MARQUISE.

LE BARON.

Arlequin vient ici dans ces mêmes instans ;
 De me faire une plainte au nom de tous vos gens,
 Madame.

LA * * * * ,
LA MARQUISE.

Contre qui ?

LE BARON.

Contre vos deux suivantes ;

On se plaint qu'elles sont tracassières , méchantes ,
Qu'elles portent le trouble au sein de la maison.

LA MARQUISE.

Mes gens ont très-grand tort , & parlent sans raison.
Mon oncle , j'ai tout lieu d'en être satisfaite ;
L'une & l'autre est fidèle , & zélée , & discrète ;
Elles prennent à cœur en tout mes intérêts ,
Et ce sont là , pour moi , deux excellens sujets.

LE BARON.

Je n'insisterai pas là-dessus davantage ;
Avez-vous réfléchi sur votre mariage ?

LA MARQUISE.

Ne parlons maintenant que de nous réjouir ;
Ce soir est destiné , Monsieur , pour le plaisir.
Le bal est prêt , souffrez que mon ame contente
Se livre à la gaité d'une fête innocente.

LE BARON.

Soit , mais ce jour passé , tâchez d'y penser mieux ;
De la joye aujourd'hui , demain du sérieux.

SCENE VIII.

LA MARQUISE *seule.*

Demain du férieux ! Le terme est un peu proche ;
Je crains bien, malgré moi, d'attirer son reproche.
Cette réflexion trouble mon enjouement :
Mais quel est ce jeune homme ? Il entre hardiment.

SCENE IX.

LA MARQUISE, DAMON.

LA MARQUISE

Que demande Monsieur ?

DAMON.

Madame la Marquise ;

Madame.

LA MARQUISE.

Mais c'est moi.

DAMON.

Pardonnez ma surprise.

G iij

LA * * * * ;
LA MARQUISE.

Votre nom , s'il vous plaît ?

DAMON

Le chevalier Marton.

LA MARQUISE.

C'est Marton elle-même , & le trait est fort bon.

DAMON.

Madame s'y méprend , je suis bien déguisée.

LA MARQUISE.

Oui , le premier coup d'œil m'a d'abord abusée.

Soyez le bien venu , monsieur le chevalier.

DAMON.

Madame , je ne sai si j'ai l'air cavalier ;

Mais loin que cet habit m'embarasse & me pèse ;

Je m'y trouve , en honneur , cent fois plus à mon aise.

Me sied-t-il , Madame ?

LA MARQUISE.

Oui , les yeux y font trompés.

DAMON.

Mes airs , mes mouvemens font-ils développés ?

Cette jambe ?

LA MARQUISE.

Pas mal.

DAMON.

Ma taille ?

COMEDIE ANONYME. 103
LA MARQUISE.

Mais bien faite.

D A M O N.

Le maintien ?

LA MARQUISE.

Assez bon. Je voudrois voir Finette ;
Je suis sûre qu'elle est en homme joliment.

D A M O N.

Je doute qu'elle y soit plus naturellement.

LA MARQUISE.

Ah ! La voilà qui vient. Son air me justifie.

SCENE X.

LA MARQUISE , DAMON ;
LEANDRE.

LA MARQUISE à Léandre.

Approche, te voilà tout au mieux travestie.
(à part.)

Tourne-toi. Qu'elle est bien ! Je crois en cet instant,
Je crois voir l'inconnu, le rapport est frappant.

(haut.)

J'aime ce dehors sage. Il augmente sa grace.

Güij

DAMON.

Oh! Pour moi , cet habit me donne de l'audace.

LEANDRE.

Dans moi tout au contraire il accroît le respect ,
Il me rend plus timide , & bien plus circonspect.

LA MARQUISE.

Si le ciel t'avoit fait ce que tu representes ,
Finette , tes façons feroient trop séduisantes.
Tu serois redoutable , & l'air respectueux,
Près d'une femme sage , est le plus dangereux.

DAMON.

Le respect est fort bon , mais l'excès embarrasse.
Qui fait s'en écarter obtient aisément grace.
Le sexe n'aime pas l'air-neuf d'un écolier ,
Il préfere un maintien gai , libre , cavalier.

LEANDRE.

Un certain enjouement convient à des suivantes ;
Mais dans un homme il faut des façons plus décentes.
En présence , sur tout , de la dame qu'il sert ;
Trop heureux de la voir , & d'en être souffert.

LA MARQUISE.

Mais son ton persuade , à peine j'y résiste.

DAMON.

Ce n'est pas un malheur pour paroître si triste.

LEANDRE *soupirant.*

Je suis triste , il est vrai ; j'en ai plus d'un sujet.

COMEDIE ANONYME 105
LA MARQUISE.

D'où vient donc ?

LEANDRE.

A son bras je vois un bracelet
Qu'il tient de votre main. Pardonnez, si mon ame
Viole ce respect dont je parlois, Madame,
Mais je ne saurois voir, sans un dépit secret,
Son bras paré d'un don, où tient votre portrait.

LA MARQUISE.

Mon portrait !

DAMON.

Elle rêve, & c'est une devise.

LEANDRE.

Ce mot me défabuse, & je vois ma méprise.

LA MARQUISE.

C'est un vieux bracelet que j'ai tantôt quitté.

LEANDRE.

Est-il moins précieux ? Madame l'a porté.
Mon chagrin délicat peut-être vous étonne ;
Mais mon cœur ne ressemble à celui de personne.
Et près d'une maîtresse aussi belle que vous,
De la moindre faveur il se montre jaloux.

DAMON.

Mon ame n'est pas moins jalouse & délicate.
Son zèle est excessif, permettez qu'il éclate.
Oui, telle est la vertu de cet habillement,

Qu'il donne plus de force à mon attachement.
 En faveur de la fête , oubliez qui nous sommes.
 Supposez un moment que nous soyons deux hommes.
 Prêtez-vous à la feinte.

LA MARQUISE.

Oui , soit , pour m'égayer.

DAMON.

Finette est le marquis , je suis le chevalier.
 Nous venons tous les deux pour briguer votre estime.
 Nous entrons. Votre aspect à plaire nous anime;
 Et dans la liberté que ce jour nous permet ,
 J'ose donner l'effor à mon amour secret.
 Je l'exprime d'abord par une révérence
 Faites du coin de l'œil.

LEANDRE.

Et moi , par mon silence.

DAMON.

Le silence , à mon sens , est un triste entretien.
 Que peut-on obtenir en ne demandant rien?
 Ensuite je vous dis , je ne puis plus , Madame ,
 Dérober à vos yeux le secret de mon ame.
 Depuis deux mois entiers je tiens mes feux couverts.
 Je brûle au fond du cœur , je vous vois , je vous sers.
 Mon service déjà vous étoit agréable.
 Mais le Marquis paroît. Ce rival redoutable
 Vient retarder ici le progrès de mes soins.

COMEDIE ANONYME. 107

De vos bontés pour lui mes yeux font les témoins.
Et je suis transporté d'un mouvement de rage.

LA MARQUISE.

Là, doucement.

DAMON.

Pardon, cet aveu me fouflage,

LA MARQUISE.

Elle s'échauffe trop, & ses transports sont fous.

DAMON.

Mais songez que je suis un amant, & jaloux.

LEANDRE.

Ce personnage là n'est jamais agréable.

LA MARQUISE,

Ce qu'elle vous dit là, Marton, est véritable;

Et je le sens.

LEANDRE.

Mon feu n'a pas moins de chaleur.

Mais je fai le cacher dans le fond de mon cœur.

Dans un premier aveu, dans un premier hommage;

L'amour éclate moins, & prend un ton plus sage.

(regardant tendrement la marquise.)

Un regard en dit plus, & sans être bruyant.

LA MARQUISE.

Oui, Finette au conseil joint l'exemple vraiment.

Examine-la bien, & prens-la pour modèle,

Elle s'agite moins, & tout exprime en elle.

J'ai pourtant un bon guide, & le cœur me conduit.

LA MARQUISE

Pour bien persuader, tiens, tu fais trop de bruit.

Le jeu muet toujours en fait bien plus entendre.

Je vois venir mon oncle, & je veux le surprendre.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE BARON,

LA COMTESSE, LEANDRE,

DAMON, ARLEQUIN.

LA MARQUISE *au baron.*

Vous me voyez, Monsieur, en entretien secret
Avec deux cavaliers dangereux tout à fait.

LE BARON.

Beaucoup plus dangereux que votre esprit ne pense.

Et si je n'écoutois la voix de la prudence

LA MARQUISE.

Comment donc? Vous prenez la chose au sérieux.

LE BARON.

Jamais témérité...

LA MARQUISE.

Mon oncle, ouvrez les yeux;

Vous êtes dans l'erreur.

LE BARON.

Ah! La vôtre est extrême.

LA MARQUISE.

Calmez donc ce transport.

LE BARON.

Tremblez plutôt vous-même.

LA MARQUISE.

Mais je ris de vous voir alarmé sans raison ;

Ces deux cavaliers-là font Finette & Marton.

LE BARON.

Marquise, connoissez le danger où vous êtes ;

Ce sont là deux amans travestis en soubrettes.

LA MARQUISE.

Mais vous n'y songez pas, Monsieur, absolument ;

La chose est ridicule à penser seulement.

LE BARON.

Elle n'est pas moins vraie, & je dois vous apprendre

Que Marton est Damon.

LA COMTESSE.

Et Finette est Léandre.

Madame, c'est un fait qui n'est que trop réel.

LE BARON.

Où, ma nièce.

LA MARQUISE.

Damon, Léandre ! Juste ciel !

Non, non, je n'en crois rien, cela ne peut pas être!

LA COMTESSE.

Mais Léandre est mon fils, & je dois le connoître.

LA MARQUISE.

Léandre est votre fils!

LE BARON.

Ce nom est convaincant.

LA MARQUISE.

Vous me percez le cœur tous deux en m'éclairant.

Leur crime est confirmé par leur profond silence.

(à Léandre.)

Quelle audace, Damon! Et vous, quelle imprudence!

LEANDRE.

C'est un excès d'amour qui me rend criminel.

LA MARQUISE.

L'affront que je reçois n'en est pas moins mortel.

Où suis-je? Je frémis du péril qui m'assiège.

La vertu peut-elle être à couvert d'un tel piège?

Comptant sur ma sagesse, & de tout séducteur

Evitant avec soin le commerce trompeur,

Je dormois sans effroi, sûre de la victoire,

Quand j'avois, près de moi, l'ennemi de ma gloire;

Tout aidait à sa ruse; &, pour me tromper mieux,

L'amour me le cachoit en l'offrant à mes yeux.

LE BARON.

L'aventure est perfide autant que singulière;

Mais c'est votre conduite.

LA MARQUISE.

Est-elle irrégulière ?

LE BARON.

Elle péche plutôt par l'autre extrémité ;
 Et vous avez fait voir trop de sévérité.
 Votre humeur a jetté de trop vives alarmes
 Dans le cœur des amans, qu'ont enflammé vos charmes.
 Madame, ils n'ont osé paroître à découvert.
 Ils ont employé l'art, & c'est ce qui vous perd.

LA MARQUISE.

Hé, pouvois-je prévoir, étoit-il vraisemblable
 Que leur amour prendroit cette route blâmable ?

LE BARON.

Quoi que vous puissiez dire, & malgré tous vos soins,
 Votre gloire est blessée, & n'en souffre pas moins.
 Je ne puis vous flatter ; & , dans cette journée,
 Pour rétablir ce tort, il n'est que l'hyménée.

LA COMTESSE.

Oui, ces nœuds font pour vous une nécessité.
 Il n'est plus de saison d'écouter la fierté.

LA MARQUISE.

Mais la chose est injuste ; elle est dure & cruelle.
 De l'audace d'autrui ma gloire dépend-elle ?
 Non, vous voulez en vain effrayer mon esprit ;
 Et, pour me rassurer, ma sagesse suffit.



LA * * * * ;
LE BARON.

Elle ne suffit pas ; & dans cette occurrence ;
Songez que , contre vous , vous avez l'apparence.
Sur elle le public décide hautément ,
Sans descendre jamais dans notre sentiment.
En vain sur sa vertu votre sexe s'appuie ,
Jamais par cette voie il ne se justifie.
Le préjugé l'emporte , & c'est l'opinion
Qui fait , ou qui détruit la réputation.

LA MARQUISE.

Vous comblez la douleur dont mon ame est atteinte ,

LE BARON.

Vous n'avancerez rien par une vaine plainte.
Prenez le seul parti qui peut tout réparer :
Faites un choix , Madame , & sans plus différer.

LA COMTESSE.

S'il tomboit sur mon fils , j'en serois trop flattée.

LE BARON.

Allons , le temps est cher.

LA MARQUISE.

Que je suis agitée !

LEANDRE.

Je me jette à vos pieds.

DAMON.

J'embrasse vos genoux.

LEANDRE.

COMEDIE ANONYME. 113

LEANDRE.

A mon vif repentir, Madame, rendez-vous.
Que je meure à vos yeux, ou que je vous fléchisse.

DAMON.

Et moi, Madame, & moi, que je vous attendrifle.

LEANDRE.

Mon amour est extrême.

DAMON.

Et le mien, sans égal.

LEANDRE.

Reconnoissez en moi, votre inconnu du bal;
Vous devez couronner son ardeur délicate.

DAMON.

Ah! Songez que Damon est le premier en date.

LA MARQUISE.

O, bizarre destin! Où réduis-tu mon cœur?

DAMON.

Un oui, de votre bouche.

LEANDRE.

Un mot en ma faveur.

LA MARQUISE.

Par des nœuds éternels faut-il que je me lie!

LE BARON.

Votre oncle vous en presse.

LA COMTESSE.

Et moi, je vous en prie.

H

LA ****,
LA MARQUISE.

Puisque le sort m'y force, & m'en fait une loi,
Puisque vous êtes tous déclarés contre moi,
Et que mon cœur pressé ne peut plus s'en défendre,
Je vous donne ma main en ce moment, Léandre,
Et je vous donne à vous, Marton, votre congé.

DAMON.

Quel arrêt !

LEANDRE.

Quel bonheur !

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LE BARON;
LA COMTESSE, LEANDRE,
ARLEQUIN.

LE BARON *à la marquise.*

Vous avez bien jugé ;
Tous mes vœux sont remplis, contre mon espérance,
Livrons-nous à la joie, & que le bal commence.
Je veux avec Madame y danser aujourd'hui.

LA COMTESSE.

La faute de Léandre est heureuse pour lui.

COMEDIE ANONYME. 115
ARLEQUIN.

Je vois clair à présent ; voilà qui justifie
Mon goût sûr pour le sexe , & mon antipathie.
Ces foubrettes m'ont fait presque tourner l'esprit ;
Mais nous en choifrons d'un meilleur acabit.

Fin de la comédie.

DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

UN MASQUE.

AMans déguifez-vous auprès de vos maîtresses,
L'amour est un vrai bal pour vous ;
Cachez de perfides tendresses
Sous le masque trompeur des transports les plus doux ;
Et ne montrez vos jaloufes foibleffes,
Que lorfque vous ferez époux.

On danfe

H ij

V A U D E V I L L E .

LE ridicule est le vrai lot
 De l'homme d'esprit & du sot
 Par le fond comme par la mine,
 On a beau changer de vernis,
 A Londres, à Venise, à Paris,
 Tout est pagode de la Chine.

Le monde ne gît qu'en saluts;
 Qu'en coups de tête superflus,
 Machinalement on s'incline.
 On gesticule, on est forcé,
 On se redresse, on est pincé.
 Tout est pagode de la Chine.

La vieille qui se rajeunit,
 La prude qui jamais ne rit,
 La coquette folle & badine,
 La laide qui se radoucit,
 Et la belle qui s'applaudit,
 Tout est pagode de la Chine.

Le poëte rongé ses doigts,
 L'avocat empoule sa voix,
 Le caissier étend sa poitrine,

COMEDIE ANONYME. 117

Le marquis lorgne en se carrant,
L'abbé discret en se cachant,
Tout est pagode de la Chine.

En public, pour être estimé;
Un vieux robin paroît gourmé.
Mais sa gravité n'est que mine.
Est-il chez lui? Le bon vieillard
Rit, & joue à Colin-Maillard.
Tout est pagode de la Chine.

Au parterre.

Pour la pièce je suis tremblant;
Et voici le fatal instant.
Messieurs, devant vous je m'incline.
Pour montrer qu'elle a réussi,
Imitez ce mouvement-ci *
Soyez pagodes de la Chine.

* Un signe de tête qui marque l'approbation.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Comédie intitulée, *La ****, Comédie anonyme.* A Paris ce 5. Septembre 1737.

Signé, J O L L Y.

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, nous ayant fait remonter qu'il lui auroit été mis en main plusieurs petits ouvrages qui ont pour titre *les Etreemes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pièces de Théâtre du Sieur de Boissy, qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet, de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdites Pièces ci-dessus spécifiées, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contre-scel; & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans
notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout
aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725.
& qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui au-
ront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même
état où les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher
& feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, &
qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque pu-
blique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de
notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur
Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquel-
les, vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans
cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun
trouble ou empêchemens: Voulons que la copie desdites Presentes, qui
sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres,
soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un
de nos ames & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme
à l'original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire
pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander
autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande,
& Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris
le trente-unième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente
trois, & de notre Regne le dix-huitième. Par le Roi en son Conseil. Signé,
S A I N S O N. Et scellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos est
écrit:

*Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Im-
primeurs de Paris, N°. 487. Fol. 466. conformément aux anciens Regle-
mens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le premier Fevrier
1733. Signé, G. MARTIN, Syndic.*



171-109023

S

DE 2667K

X 25577083

109023

S







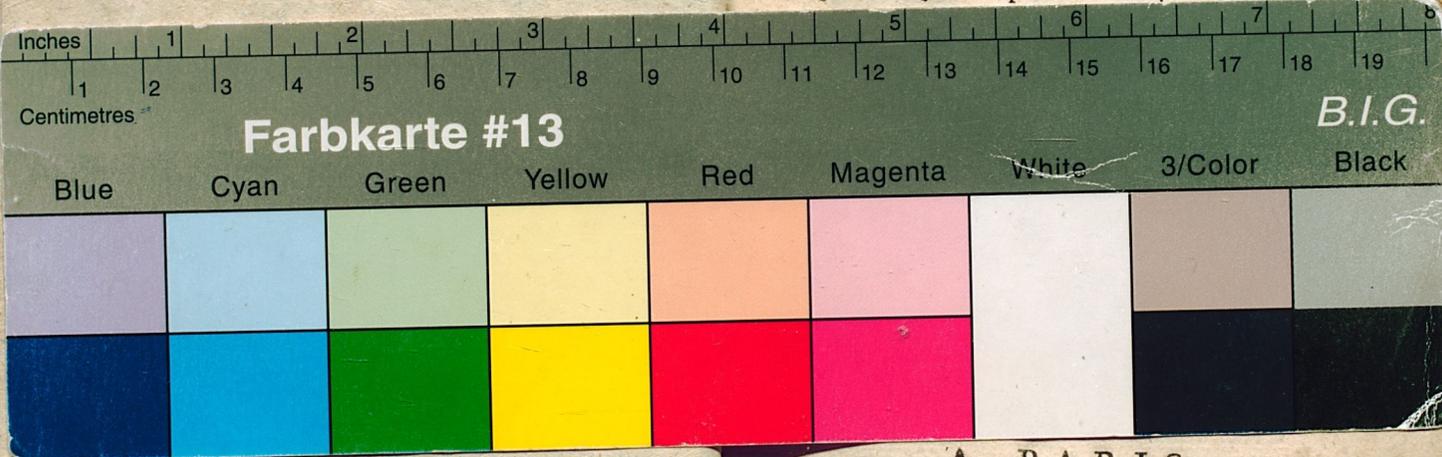
B. Nod.

L A ★ ★ ★ ★ ,

COMÉDIE ANONYME.

Louis de
De Monsieur DE BOISSY.

Représentée pour la première fois par les Comédiens



A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quai de Gèvres;
au Paradis.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

